

MARS 2026- N°4

PORTRAITS

ELLES font la GUADELOUPE



Mau.

EN'AG

NOUVELLE RENAULT CLIO



A 92g CO₂/km

B
C
D
E
F
G

1000 KM D'AUTONOMIE*
FULL HYBRID E-TECH 160 CH SANS RECHARGE

*jusqu'à 1000 km avec un plein d'essence.** consommations mixtes min/max (l/100 km)**: 3,9/5,2.
**selon données WLTP.

jarry 0590 32 68 00 - baillif 0590 81 45 45   [renault-guadeloupe.com](https://www.renault-guadeloupe.com)



pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

ÉDITO LA FORCE DE NOS LIENS

Quatre éditions, déjà, que nous cheminons ensemble. Quatre éditions de rencontres. Et autant d'invitations à se plonger dans des trajectoires de femmes qui, chacune à leur manière, ont façonné, façonnent et façonneront la Guadeloupe.

Depuis le premier numéro de *Portraits – Elles font la Guadeloupe*, devenu au fil des ans un rendez-vous de cœur, notre ambition reste la même : donner à voir et transmettre des histoires de femmes. Des histoires vraies, ancrées dans notre territoire, où se mêlent mémoire, traditions et audace.

Dans les pages qui vont suivre, nous avons d'abord posé notre regard sur les binômes. Qu'elles soient mères-filles ou sœurs, rien n'égale la puissance des liens faits d'amour et de complicité. Nous plongeons dans l'intimité de celles qui se bâtissent ensemble. L'une pour l'autre, l'une par l'autre.

Puis nous avons mis le cap au large. À la rencontre de celles qui vivent et travaillent au rythme de la mer. Dans un archipel comme le nôtre, l'océan est aussi un espace de liberté et de défis. Toutes naviguent avec détermination.

Enfin, nous rendons hommage à celles qui ouvrent les chemins : les « premières », les « seules », là où on ne les attendait pas. En brisant les plafonds de verre, elles tracent un sillage dans lequel des jeunes Guadeloupéennes s'engouffreront peut-être demain en se disant que c'est possible. Que ces portraits vous inspirent autant qu'ils nous ont transportés.

Anne-Laure Labenne
Rédactrice en chef



Ewag Guadeloupe
Rue H. Becquerel – BP 2174
97122 Baie-Mahault

Directeur de la publication
Laurent Nesty

Rédaction en chef
Anne-Laure Labenne

Direction artistique
Gwénaél Tilly

Rédacteurs
Amandine Ascensio,
Caroline Bablin,
Ludovic Clérima,
Noémie Dutertre,
Anne de Tarragon

Photographes
Aubane Nesty, Cédrick-Isham
Calvados, Ludovic Clérima,
Noémie Dutertre,
Lou Denim

**Journaliste
reporter d'images**
Aubane Nesty

Secrétaire de rédaction
Scripto conseil

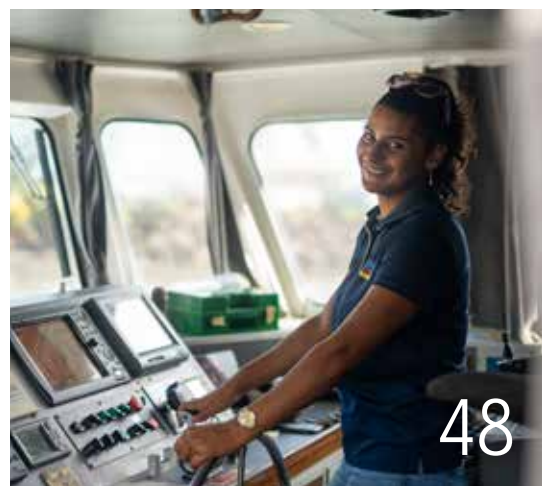
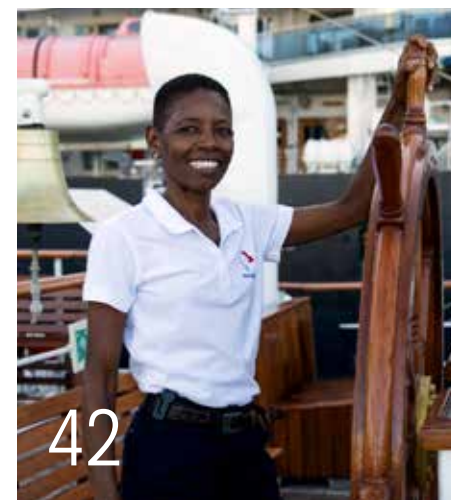
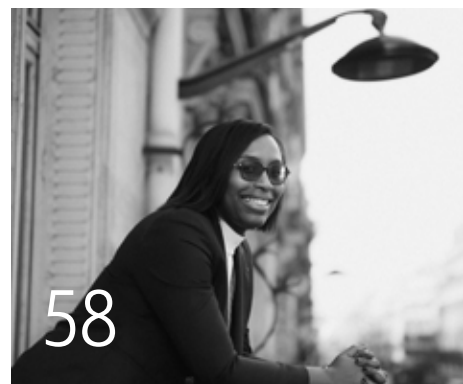
Régie publicitaire
Aurélié Bancet, Mathieu Delmer,
Angela Fontana, Marie Prat,
Luciano Sainte-Rose

Impression
Magazine réalisé et imprimé
aux Antilles-Guyane

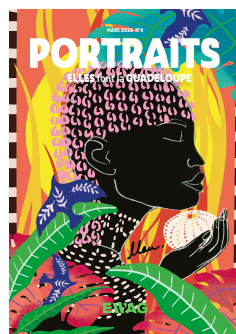


Distribution
BD Locations

**La reproduction, même partielle,
des articles, photos et illustrations
publiés est interdite.**



SOMMAIRE



Titre : Xiri
Dimensions : 270cm x 100cm
Techniques : art numérique

Retrouvez le travail de LLAU :
 • **Sur commande :** pour des œuvres originales et des projets personnalisés. llaau.artiste@gmail.com
 • **Expositions :** lors d'événements artistiques et de rencontres culturelles.
 • **En boutique :** ses reproductions sont disponibles à la boutique Céramique Kafé à Saint-François.
RS : Instagram : [llaau.artiste](https://www.instagram.com/llaau.artiste) / Tiktok : [@llaau.art](https://www.tiktok.com/@llaau.art) / Facebook : Llau Art



L'INSTINCT DU TRAIT, L'ÉCLAT DE LA COULEUR

Derrière l'expertise de l'architecte, Jessica Llau se dessine une signature plus personnelle et spontanée : **LLAU**. Née en Guadeloupe, d'une mère guadeloupéenne et d'un père catalan, LLAU porte en elle la richesse de ce métissage. C'est à Paris, entre les Beaux-Arts et l'école d'architecture de La Villette, qu'elle apprend à concevoir et à organiser l'espace. Si l'architecture et le graphisme occupent son quotidien professionnel, son lien avec les pincesaux n'a jamais été rompu. Pour elle, l'art n'est pas une activité à part, c'est une manière d'observer le monde et d'y projeter sa propre sensibilité. Son parcours artistique a été marqué par une étape clé en 2018 : une résidence internationale avec l'Unesco pour représenter la France à travers sa Guadeloupe natale. Cette expérience a nourri son inspiration, mais c'est seulement aujourd'hui que LLAU choisit de mettre en lumière son travail personnel. Ce qui était réservé au cercle privé devient désormais un partage. Ses collaborations avec son amie Melle Belamour ou son compagnon, le réalisateur Zandolywood, montrent son envie de créer des liens entre les

différents arts. De Maison Victoire aux projets pour Maravilla Cosmétique, le MACTe, Kiabi ou la Sodipa, elle apporte sa touche créative au fil de rencontres authentiques.

DOUCEUR ET DE SÉRÉNITÉ

L'univers de LLAU est tourné vers l'apaisement. Ses œuvres cherchent avant tout à offrir un moment d'évasion à celui qui les regarde. Ses racines, la figure féminine et l'énergie des couleurs sont ses principaux guides. Elle crée avec la spontanéité d'une âme restée proche de la nature, des animaux et de la spiritualité. Son but n'est pas de démontrer un savoir-faire technique, mais de transmettre des émotions simples : de la joie, de l'affection et une sensation de bien-être qui dure, comme un souvenir agréable. Pour LLAU, l'art ne s'arrête pas aux limites d'un cadre. Sa créativité s'exprime sur toile à l'acrylique, mais trouve aussi son terrain de jeu dans le monde digital. Curieuse de nature, elle aime investir l'espace réel. Ses fresques murales de grand format transfigurent les façades, tandis que le mobilier qu'elle chine et peint devient le support d'une nouvelle histoire. Chaque mur, chaque objet est une opportunité de transformer le décor de tous les jours en un élément poétique et vivant.

HEAD SPA

GUADELOUPE • MARTINIQUE

@ynaospa

YNAO

Jarry, Houëlbourg - Guadeloupe

www.ynao.net

Chez Orange,

les métiers techniques n'ont pas de genre



1 - PRISCA AJAX, CHARGÉE D'AFFAIRES EN GUYANE

J'ai rejoint Orange en Guyane en 2013 en tant que conseillère clientèle en recouvrement. J'ai ensuite été technicienne boucle locale et aujourd'hui je suis chargée d'affaires pour le déploiement de la fibre auprès des entreprises du territoire. Je réalise des études techniques, je supervise les travaux en veillant aux délais, à la qualité, à la maîtrise des coûts. Ce que j'aime le plus dans mon métier, c'est le contact avec les clients : les conseiller, les informer et leur apporter de la valeur. Grâce à Orange, j'ai développé une large palette de compétences et surtout une vraie maturité professionnelle. En tant que femme, je n'ai jamais rencontré de difficulté. Il faut dire que j'ai été formée à bonne école avec mon BEP en électronique, une filière où je n'étais entourée que de garçons !



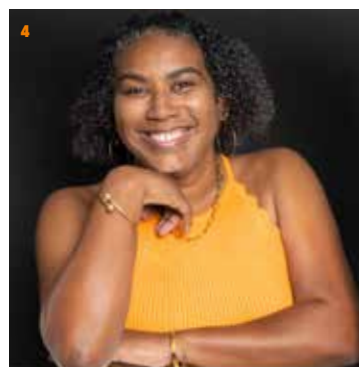
2 - LAURENCE JEANTY, CHARGÉE D'AFFAIRES EN GUADELOUPE

J'ai intégré Orange en 2018 en contrat de qualification professionnelle en télécommunication, avec pour mission d'apporter un support technique aux clients du service après-vente. Depuis 2023, je suis chargée d'affaires. Je gère aujourd'hui un portefeuille de clients grands comptes : études des réseaux existants, analyse de faisabilité pour le déploiement de la fibre, chiffrage des coûts et suivi des chantiers. J'alterne entre le bureau et le terrain. C'est un métier exigeant et très technique, qui demande de solides connaissances en réseaux et un excellent relationnel. À mon arrivée, l'environnement était majoritairement masculin, au bureau comme sur le terrain. Mais la politique de mixité portée par Orange fait évoluer les mentalités. Pour moi, la réussite d'une femme dans un métier technique est une victoire collective, portée par le travail, l'ouverture d'esprit et la confiance.



3 - LIVIA DELET, RESPONSABLE SERVICE CLIENT ET PILOTAGE DE COMPTES EN MARTINIQUE

Ingénieure réseaux et télécommunications, j'ai rejoint Orange en 2008, en Métropole, sur un poste de maîtrise d'ouvrage autour d'un outil d'optimisation radio. Ma mission : former des ingénieurs radio, exclusivement masculins, à un outil en fin de cycle. Ils étaient sceptiques. Mais j'ai su démontrer son efficacité pour créer l'adhésion. En 2011, je reviens en Martinique comme ingénieure optimiseur radio, avant d'évoluer en 2018 sur mes fonctions actuelles. Chez Orange, l'égalité professionnelle est un engagement réel. Déléguée en Martinique de l'association « Elles bougent », je m'engage pour encourager les jeunes filles à s'orienter vers les filières scientifiques et techniques. Les métiers n'ont pas de genre. Compétence, motivation et savoir-être font la différence. Au 1er avril, je prendrai la tête d'une équipe de 14 chargés d'affaires, avec l'ambition de fédérer les talents et d'accompagner chacun dans sa progression. Il faut juste oser !



4 - OPHÉLIE GEMIEUX, TECHNICIENNE D'INTERVENTION EN MARTINIQUE

Mon métier consiste à installer, raccorder, diagnostiquer et dépanner des solutions télécoms pour les particuliers et les professionnels : fibre optique, réseaux cuivre, équipements data. C'est un métier technique et de terrain qui demande précision, rigueur, analyse, sang-froid et une bonne condition physique : travail en nacelle, tirage de câbles, mesures et raccordements fibre. On ne s'attend pas toujours à voir une femme dans cet environnement. C'est justement, c'est ce qui me motive. Prouver que ces métiers ne sont pas une question de genre, mais de compétences. Grâce aux formations internes et à l'accompagnement d'Orange, j'ai gagné en expertise et en assurance. Aujourd'hui, je suis fière d'exercer un métier exigeant qui fait évoluer les mentalités. Être une femme n'est pas une exception, c'est une évolution.



« À la Maison des femmes, l'accueil est inconditionnel »

La Maison des femmes vient de fêter sa première année d'existence, après son installation aux Abymes. Florence Francisque, qui dirige l'établissement, revient sur la raison d'être de la Maison.

POUVEZ-VOUS RAPPELER QUELLE EST L'ORIGINE DE LA MAISON DES FEMMES ?

La Maison est née d'une volonté du Département de coordonner un réseau d'acteurs travaillant autour des violences sexistes, sexuelles et intrafamiliales. La Maison est l'incarnation physique de ce réseau où peuvent se retrouver les associations, les partenaires institutionnels et bien sûr les principales bénéficiaires que sont les femmes. Nous sommes le guichet pour les femmes victimes de violences.

COMMENT SE DÉROULE LE PARCOURS DES FEMMES QUI VIENNENT VOUS VOIR ?

Il faut déjà savoir que, chez nous, l'accueil est inconditionnel, c'est-à-dire que vous pouvez venir avec ou sans rendez-vous, vous serez toujours bienvenue. Nous avons des agents de sécurité pour éviter des intrusions indésirables et sécuriser l'accueil. Ensuite, la femme qui arrive chez nous est reçue par une agente pour un premier entretien, qui se déroule dans la plus stricte confidentialité. Nous avons un espace un peu cosy, un salon confortable avec des aménagements pour les enfants, pour celles qui viendraient avec eux. Elles ont aussi accès à un entretien avec un médecin, avant d'intégrer un parcours en fonction de ce qu'elles expriment. Elles repartent toujours avec une information.

LES FEMMES QUE VOUS ACCUEILLEZ ONT-ELLES UN PROFIL TYPE ?

Pas du tout : la violence touche toutes les strates de la société. Il y a une surreprésentation des femmes en situation de précarité, notamment professionnelle, c'est-à-dire, sans emploi ou bénéficiaires de minima sociaux, mais nous

accompagnons aussi des personnes très insérées. 28 % de nos bénéficiaires ont un emploi stable. Nous comptons aussi cinq retraitées. Chaque mois, on compte une dizaine de nouvelles femmes qui frappent à notre porte. Nous avons pu remarquer que leur visite suit généralement une opération de communication, un événement de notre part.

COMMENT SE DÉROULE LE SUIVI QUE VOUS RÉALISEZ ?

Notre objectif, c'est que les personnes puissent rentrer dans le droit commun et tout se passe avec nos partenaires. On travaille avec les institutions : préfecture, parquet, hôpital, rectorat, collectivités, etc. Cela nous permet de mettre en place rapidement tous les accompagnements sociaux nécessaires. On travaille aussi avec les associations d'aide aux victimes, de solidarité, qui appuient nos accompagnements. Les femmes ont régulièrement des rendez-vous tout au long de leur accompagnement, en général, six mois à un an. Bien sûr c'est renouvelable. Nous mettons aussi en place des ateliers divers : groupes de parole, informations sur la santé, etc. Nous aimerions développer d'autres offres comme du self défense ou des ateliers d'écriture.

QUEL EST LE BILAN DE VOTRE PREMIÈRE ANNÉE D'EXISTENCE ?

Nous avons accueilli, entre mars et décembre 2025, plus de 150 femmes, et nous en avons 110 qui font partie de notre suivi régulier. C'est la preuve d'un réel besoin. Nous évoluons aussi avec les demandes et les besoins que nous identifions. Par exemple, nous avons mis en service un service d'accompagnement psychologique car les femmes en témoignent toutes le besoin. Nous installons aussi la possibilité d'un dépôt de plainte à la Maison des femmes : 22 % ont décidé de déposer plainte après être passées chez nous. Mais il est à noter que 33 % d'entre elles refusent catégoriquement par peur de représailles, du jugement ou encore de la pression familiale. Il y a encore un gros travail de déconstruction de la banalisation de la violence.

JUSTEMENT, COMMENT PARTICIPEZ-VOUS À CE MOUVEMENT DE FOND ?

Nous intervenons aussi dans les collèges, par le biais des associations partenaires, pour parler du cycle de la violence, débanaliser certains actes par lesquels la violence commence. Nous nous déplaçons auprès des associations de parents d'élèves, nous faisons intervenir les professionnels de la protection maternelle et infantile. On sensibilise à tout va, le plus qu'on peut.

LA MAISON DES FEMMES
Morne Caruel, Les Abymes - Tél. 0590 200 220
Email : maisondesfemmes@cg971.fr



©KSSY PHOTOS / DÉPARTEMENT GUADELOUPE

DÈYÉ CHAK RONM NION FANM

ENGAGÉE POUR L'AUTHENTICITÉ

Lydia Loimon-Soulanges est, depuis juin 2025, la directrice générale de Bologne. De retour au pays en 2017, elle découvre à Bologne l'univers des rhums. Elle occupe tour à tour les fonctions de chef de produit, responsable du marketing et directrice commerciale. Elle se définit elle-même, avec humour, comme un « pur produit Bologne » ! Sa nomination en tant que DG, Lydia Loimon-Soulanges y voit le signe fort d'une réussite « à la guadeloupéenne » et de promotion interne. « Face

à un contexte de recul global de la consommation d'alcool, les défis sont nombreux. Valoriser le savoir-faire local et l'histoire qui nous lie à cette terre, via le prisme de la canne noire, ce véritable trésor pour la Maison Bologne. Promouvoir une consommation responsable et en conscience, en privilégiant la qualité plutôt que la quantité. Poursuivre la montée en gamme et l'essor des rhums vieux. Développer la présence de nos rhums, et plus singulièrement des rhums agricoles à l'international, et en particulier en Asie qui démontre

une grande appétence pour des produits d'excellence. Transmettre, former, faire grandir nos équipes, accompagner les mutations du secteur agricole, faire

de la jeunesse un moteur d'innovation et d'avenir et puis bien sûr, cap sur la Route du Rhum destination Guadeloupe dans un peu moins de 9 mois ! » ■

De gauche à droite :

Maëva Mécorvin-Flandrina, responsable marketing et communication — **Mylène Tabar**, conductrice poids lourd — **Laëtitia Naud**, administration des ventes et logistique — **Lydia Loimon-Soulanges**, directrice générale — **Fabienne Abon**, guide spiritourisme référent événementiel — **Laurianne Biabiany**, comptabilité générale — **Élodie Jean-Louis**, guide spiritourisme référent partenariat — **Estelle Delphin**, responsable qualité.

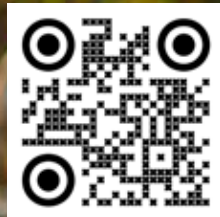
Découvrez l'excellence en
matière de soins des ongles
chez ColorForever Nail Bar,
où la fusion de la créativité
artistique et du savoir-faire
professionnel crée une
oasis de beauté.

ColorForever

Nail Bar



RÉSERVATION EN LIGNE



SOINS MANUCURES ET PÉDICURES - GEL X - REMPLISSAGE - ÉPILATIONS



Plus de 200 couleurs.
Tous nos gels sont sans TPO.
Votre sécurité est notre priorité.

Immeuble la comedia - rue ferdinand forest
97122 baie mahault - 0590 38 98 69 - 0744 84 32 80
Planitycolorforever guadeloupe
instagram : colorforever guadeloupe

Horaires : Lundi au vendredi de 7h15 à 18h.
Samedi de 8h à 17h.

FORCES PLURIELLES



Mathilde & Pauline Bonnet

MÉMOIRES SUR TOILES

Les sœurs Bonnet sont deux artistes qui déposent dans leurs œuvres une partie de leur enfance.

Elles fabriquent leurs fusains et trempent leurs toiles dans de la terre pour les colorer une première fois avant d'y coucher des dessins plus figuratifs, des couleurs ou des souvenirs, et des lignes dorées. « En faisant cela, on rend nos toiles évolutives et ça nous plaît », explique Mathilde Bonnet, l'aînée d'un duo d'artistes qu'elle forme avec sa sœur Pauline. Une œuvre qui prend son autonomie, qui grandit seule, s'émancipe, un peu comme une allégorie de l'histoire de ces deux sœurs.

Mathilde et Pauline ont trois ans d'écart et un parcours d'un parallélisme remarquable, quoiqu'un peu forcé par le destin. Quand Mathilde est partie faire ses études d'art appliqué à Toulouse, elle est suivie de près par sa cadette, elle aussi passionnée d'art. Toutes deux sont agrégées de leur discipline : l'une est docteure depuis juin dernier, l'autre soutiendra sa thèse en juin prochain. L'évidence de la création commune est apparue après une résidence à Fort-de-France, en Martinique. Encouragées par une de leurs professeurs, les deux sœurs tentent l'aventure. « Un moment clé », assurent-elles, où leur lien sororal s'est renforcé, le partage des émotions, l'apprentissage du travail ensemble, la conscience d'une complémentarité fluide entre les deux pratiques.

L'ENFANCE EN POINT DE DÉPART

Leur amour de l'art, c'est dans leur enfance qu'il a été transmis au fil des jeux de créations et de représentations du monde. « Cette période,

c'est le cœur de notre réflexion artistique », commence Pauline. Ensemble, les deux filles vont chercher dans les albums photos familiaux des souvenirs, des images à déconstruire pour mieux se les réapproprier. Car l'époque de l'âge tendre ne l'a pas été tant que ça. « Sur les photos, il y a des sourires, des poses, du soleil, bien loin de la réalité », assènent les deux trentenaires. Et bien qu'inavouables, les traumas de l'époque projettent sans cesse leur ombre sur leurs œuvres pourtant lumineuses.

De cette période, il ne reste qu'une équipe de femmes, mères, filles et amies de la famille. Une petite communauté protectrice et soudée pour transcender les galères financières, les logements trop petits, les voitures à se partager, et ne jamais dissoudre le lien, même quand des océans se mettent entre elles. Les deux sœurs vivent désormais l'une au-dessus de l'autre, avec leur maman et la fille de Mathilde, au pied de la Soufrière, leur terre natale.

Chacune nourrit aussi des projets personnels, artistiques bien sûr, mais sans renoncer au duo. Mathilde est enseignante et ambitionne de monter une exposition itinérante. Pauline dirige le fonds d'art contemporain du conseil départemental. Des activités rémunérées, atout non-négligeable pour avoir le temps de créer, librement et sans pression financière, leurs œuvres qui laissent rarement indifférent. « Certaines personnes ont des réactions fortes devant nos toiles : elles pleurent ou se mettent en colère », notent les sœurs Bonnet. Tout en expliquant aisément le phénomène. Leurs œuvres racontent des bribes de leur histoire mais aussi celle de la Guadeloupe, leur territoire au passé traumatique, qui s'ancre au tréfonds de l'intime de ses résidents. Un sentiment partagé, disent-elles, de cette lutte « contre le silence, l'oubli et le lien distancié ». ■

Amandine Ascensio



Naïka Pichi & Roanne

LE MANIFESTE D'UNE MÈRE

Maman d'une enfant atteinte d'un handicap rare, Naïka Pichi se bat pour davantage d'inclusion et de reconnaissance des personnes handicapées dans l'archipel.

Lorsque Naïka Pichi nous raconte son parcours de mère combattante, c'est avec, dans sa main, celle de sa fille Roanne. La pré-ado rêve de devenir cuisinière, « même si pour l'instant, elle aime surtout manger », plaisante la mère. Roanne danse, fait du judo et attend avec impatience carnaval — en ce mois de janvier où nous les avons rencontrées — comme tous les jeunes de son âge. À la regarder, il est parfois difficile de cerner son handicap. Une maladie génétique chromosomique rare, dont l'incidence est estimée à une naissance sur 10 000 selon les autorités de santé. « Elle est atteinte du syndrome de Williams-Beuren. On ne l'a su que tardivement, quand elle avait 4 ans, même si dans mon cœur de maman, j'ai toujours senti que quelque chose n'allait pas. »

SORTIR LE HANDICAP DU PLACARD

Les premiers signes apparaissent très tôt. Alors que Roanne et sa mère vivent encore à Trinité-et-Tobago. Le bébé fait de fortes coliques et pleure davantage que les autres enfants. Au fil des années, d'autres manifestations, plus visibles, apparaissent. Des problèmes de langage. Une formation singulière de la mâchoire et de la dentition. Un retard de développement. « J'ai consulté un premier médecin en Guadeloupe qui s'est trompé dans le diagnostic. Puis, pendant plusieurs mois, j'ai fait des allers-retours entre Trinité-et-Tobago et la Martinique pour comprendre ce qu'il se passait en demandant aux médecins que l'on fasse des recherches génétiques. » Car s'il est un critère à savoir sur Naïka, c'est qu'elle ne lâche rien. Surtout lorsqu'il s'agit de ses enfants.

Une fois le syndrome identifié, elle rentre en Guadeloupe. Le département est mieux équipé en structures de soins pour sa fille. Jusqu'à ses 6 ans, Roanne est suivie par le Centre d'action medico-sociale précoce (CAMSP). « Le problème vient après. Les parents sont livrés à eux-mêmes et là, il faut s'accrocher. » Il faut trouver la structure adaptée. Entreprendre l'ensemble des démarches seule auprès de la Maison départementale des personnes handicapées (MDPH). Jongler entre les acronymes. Sessad (Service d'éducation spéciale et de soins à domicile). IME (instituts médico-éducatifs). Classes Ulis (Unité localisée pour l'inclusion scolaire). Et surtout, le regard des autres. « J'ai appris très jeune à ne pas m'en soucier. En Guadeloupe, on cache les personnes handicapées, or, moi, je veux démocratiser le handicap. Pour avancer, il faut savoir faire le deuil de l'enfant parfait. D'ailleurs, n'a-t-on pas tous un handicap à bien y regarder ? Roanne a juste un handicap plus visible que d'autres. »

Les difficultés sont pourtant nombreuses, surtout lorsque, faute de place dans un institut dédié, Roanne doit aller au collège. Les relations avec les professeurs ou les autres élèves se passent mal. Harcelée, la jeune fille se gratte la peau jusqu'au sang. Sa mère et son compagnon décident alors de la retirer de l'établissement jusqu'à ce qu'elle trouve, enfin, une place en IME. « Il ne faut pas hésiter à prendre position pour ses enfants. C'est à nous, parents, de faire le travail, même si on doit manifester à dix dans la rue. »

Mère de deux autres enfants, dont un bébé de 2 ans et demi, Naïka Pichi trouve le temps de faire beaucoup de pédagogie auprès d'autres parents dont les enfants souffrent de ce même syndrome. « Parfois, on s'envoie des photos de nos enfants pour voir les ressemblances. Je vais lancer des afterworks sur le handicap et l'entrepreneuriat. Il faut libérer la parole et parler de la force que nos enfants nous procurent. Mon énergie, c'est eux qui me la donnent au quotidien. » ■

Ludovic Clerima

DERRIÈRE LE BLANC DES CHEMISIERS ...



... LA RIGUEUR D'UN ENGAGEMENT POUR L'ÉGALITÉ

Jeans, chemisier blanc et chaussures à talons.
Elles apparaissent unies et déterminées. Une esthétique maîtrisée pour
un message clair : derrière l'image, il y a la rigueur professionnelle,
l'expertise et une vision stratégique.

GENÈSE DE L'ASSOCIATION

Créée en 2022, l'AFPED — Association Femmes et Police dans l'Égalité et la Diversité — est une association portée par des femmes de la Police nationale issues de tous les corps : officières, gardiennes de la paix, enquêtrices, agentes administratives, responsables des ressources humaines, comptables, formatrices... L'AFPED s'appuie ainsi sur une diversité de compétences qui constitue sa force.

Très tôt, l'initiative de l'AFPED a été encouragée par des figures engagées pour les droits des femmes, parmi lesquelles feu la sénatrice Victoire Jasmin ainsi que le Dr Ghada Hatem, fondatrice de la première Maison des Femmes à Saint-Denis.

Ce soutien précoce a conforté l'association dans sa vocation : structurer une expertise féminine policière au service de l'intérêt général.

Grâce au soutien de partenaires engagés, notamment l'agence Émergence caribéenne, l'AFPED connaît aujourd'hui une expansion structurée en Guyane et en Martinique.

Si l'AFPED est née de l'initiative de femmes policières, elle n'est pas fermée aux hommes, au contraire. L'égalité ne se construit pas en opposition mais en coopération. Elle suppose l'engagement de toutes et de tous.

EXPERTISE INÉGALABLE

Les membres de l'AFPED partagent un point commun : elles sont au cœur du réel.

Elles interviennent sur la voie publique, instruisent des procédures, accompagnent des victimes, gèrent des services, organisent des ressources humaines, assurent des formations...

Cette pluralité de fonctions confère à l'association une expertise inégalable sur les enjeux liés aux violences, aux inégalités et aux réalités sociales du territoire. L'association repose ainsi sur l'expérience quotidienne du terrain, sur la connaissance des dispositifs judiciaires et sociaux, et sur une compréhension fine des mécanismes à l'œuvre.

L'AFPED contribue également à la décision publique en partageant une lecture professionnelle et opérationnelle des problématiques touchant les femmes en Guadeloupe. Parce que les policières voient les situations de violence dès leur émergence et qu'elles en mesurent les conséquences humaines, sociales et institutionnelles, leur expertise nourrit une réflexion utile à la construction de politiques publiques plus efficaces et mieux adaptées aux réalités locales.

COHÉSION ET RESPONSABILITÉ

Les actions de l'AFPED s'articulent autour de deux axes complémentaires. D'une part, un engagement au bénéfice de la population : prévention des violences faites aux femmes, sensibilisation au consentement, interventions éducatives, campagnes de terrain, rencontres et événements structurants. D'autre part, un travail de cohésion et d'empuancement des femmes des forces de l'ordre. Les métiers de la sécurité sont exigeants. Ils requièrent solidité psychologique, endurance et capacité d'adaptation. L'association développe des espaces de soutien et de performance collective, intégrant également le sport comme levier d'équilibre et de dépassement de soi.

Derrière le blanc des chemisiers,
il y a des professionnelles expérimentées.
Derrière l'image, il y a une stratégie.
Derrière l'association, il y a une ambition.
Jeune, mais déjà influente.

Ancrée localement, structurée régionalement, pensée nationalement.
L'AFPED incarne une nouvelle génération d'engagement institutionnel :
rigoureux, responsable et résolument tourné vers l'intérêt général.



Line, Ruth & Rubie Beelmeon

TENUE D'APPARAT

Dans la famille Beelmeon, trois générations de femmes appartiennent à l'association des Cuisinières, l'une des plus vieilles de Guadeloupe.

C'est l'éclat des tenues qui l'a séduite. Les belles robes, bien repassées, aux couleurs chatoyantes. Les coiffes colorées. L'allure et le port de tête de ces dames qui paraden dans les rues de Pointe-à-Pitre chaque année, début août. « Je ne connaissais pas mais, quand je suis rentrée en Guadeloupe, après de longues années dans l'Hexagone, je me rappelle avoir dit à mon frère "l'année prochaine, je serai cuisinière" », raconte, sourire radieux aux lèvres, Line Beelmeon, 70 ans et matriarche de la dynastie familiale des Cuisinières.

Car trois générations de femmes sont engagées au sein de la prestigieuse association guadeloupéenne que sont les Cuisinières, gardiennes du patrimoine culinaire de l'archipel. À l'origine, c'était surtout une association d'entraide. « On a toujours ce volet-là », assure Ruth, la fille de Line, dernière à avoir intégré l'association. Pendant qu'elle était dans l'Hexagone, c'est Line qui assurait la garde de sa petite-fille, Rubie, la plus jeune des recrues de l'association. Cette dernière a déjà une façon de penser bien à elle et de grandes ambitions. « Un jour, je serai la présidente de l'association », assène la fillette de 11 ans avec sérieux et gravité. Pour elle, l'association est une passion. Elle y évolue comme un poisson dans l'eau, alors qu'en théorie, on ne peut intégrer la communauté qu'à la majorité. « On se fait baptiser au rhum et je l'ai été », dévoile Rubie, très fière.

UN ANCRAGE DANS LA TRADITION

Au retour au pays de sa maman, c'est naturellement que cette dernière s'est retrouvée embarquée dans l'aventure, un peu plus simplement que Line qui avait dû écrire trois courriers avant de trouver sa marraine. Car chez les Cuisinières, on ne plaisante pas avec le protocole d'admission et les comportements au quotidien. Il existe même des sanctions en cas de manquement à la bonne tenue. « On ne peut pas avoir de vêtements froissés. Il faut rester polie, ne pas dire de gros mots, bien se tenir, sinon on a des amendes », rappelle Line, en mimant la petite cloche que les autorités de l'association peuvent secouer en cas de manquement.

Un ancrage dans la tradition qui satisfait tout le monde dans la famille, très attachée à la dignité, au respect de soi et à la foi aussi. « Mais attention, on sait s'amuser », rient les trois femmes aux souvenirs de repas festifs, dansants, parfois arrosés. Et puis chez les Beelmeon, on ne s'arrête pas là. Line, tout comme sa descendance, est aussi férue de carnaval et participe à plusieurs groupes : Vim, Double face, Restan la, et bien d'autres encore...

Quand on les interroge sur leur meilleur souvenir, c'est la fierté du premier défilé qui l'emporte. Les trois femmes évoquent le prestige de défiler dans de si belles tenues, la préparation aussi des vêtements, des bijoux. « Et puis je suis passée à la télé ! », s'exclame fièrement Rubie, au souvenir de son passage sur le plateau de Guadeloupe La 1ère, après le défilé traditionnel de la Saint-Laurent. Elle est la relève, l'espoir d'une tradition qui, sans se perdre totalement, se dilue un peu, parfois, dans les vicissitudes du monde moderne. Et les Cuisinières, c'est comme une seconde famille idéale, un lieu de joie, d'amour et de partage qui, chez les Beelmeon, enveloppe tout le monde, même les hommes. Le mari de Line est commissaire chez les Cuisinières. ■

Amandine Ascensio

Sandra et Julia Dufrechou

MÈRE, FILLE ET ASSOCIÉES

Dans la famille Dufrechou, Sandra, la mère, et Julia, la fille, forment un duo d'entrepreneures aussi complices dans la vie qu'en affaires.

Où aura lieu le prochain shooting photos ? Julia aimerait aller à Hawaï, mais Sandra hésite... Quoi qu'il en soit, c'est à deux qu'elles prendront la décision. Si Sandra et Julia sont mère et fille, elles sont aussi associées à 50/50 dans une société qu'elles ont créée ensemble il y a quatre ans : des maillots de bain fabriqués en Guadeloupe et vendus aux Antilles, mais aussi, grâce à leur site de vente en ligne, en Suisse, à Tahiti, La Réunion... et même aux Émirats arabes unis. « On a une cliente à Abou Dhabi qui passe commande à chaque nouvelle collection », confie Julia, à la fois fière et étonnée de voir son rêve d'adolescente se concrétiser.

En 2019, pendant que Julia, âgée de 16 ans et scolarisée au CREPS, se prépare à passer le bac tout en pratiquant le surf au niveau international, Sandra, elle, lutte contre un cancer. « Pour m'occuper l'esprit, j'ai commencé à fabriquer des bijoux pour ma fille, puis pour ses copines... » Elle n'en a pas encore conscience, mais l'ex-directrice d'agence de voyage s'apprête à entamer une reconversion professionnelle...

De son côté, Julia, le bac en poche, part à Biarritz préparer un DUT technico-commercial. Son projet de fin d'études : la création d'une marque de maillots de bain. Le jury adore et elle décroche brillamment son DUT.

Mais la jeune diplômée se languit de la Guadeloupe et décide de rentrer au pays en 2021. Mère et fille se retrouvent. Les bijoux de Sandra

reportent un certain succès et Julia commence à avoir une idée précise de ce qu'elle veut : dessiner et concevoir des modèles de maillots de bain tout en préparant un master à distance. « Je suis partie travailler deux mois pour la Croix-Rouge à Saint-Barthélemy et je suis revenue avec 3 000 euros en poche pour lancer mon projet. J'ai tout investi pour créer mes premiers maillots de bain : acheter le tissu, payer la couturière... » Le concept plaît, les clientes sont au rendez-vous, tant pour les maillots de bain de Julia que pour les bijoux de Sandra. « Puisqu'on avait les mêmes clientes, on a décidé de travailler ensemble », se souvient Sandra.

« TU TRAVAILLES AVEC TA MÈRE TOUS LES JOURS ? »

Mère et fille s'associent alors pour donner naissance à la marque Jubaï, 100% guadeloupéenne. « Certaines copines m'ont dit : "Tu travailles avec ta mère tous les jours ? Mais comment tu fais ?" », confie Julia dans un sourire, non sans préciser : « On a du bol car on s'entend super bien. » « On pense souvent la même chose », renchérit Sandra.

Aujourd'hui, Jubaï, c'est deux collections par an, quatre couturières professionnelles, installées à Saint-François, pour la fabrication des maillots de bain, et Sandra et Julia en co-directrices : Julia pour la partie création, marketing et communication, et Sandra pour la partie administrative, même s'il lui arrive souvent de s'armer de ciseaux pour donner un coup de main à la découpe des patrons. ■

Caroline Bablin



Perle & Magguy
Chaulet

UNE HISTOIRE DE TRANSMISSION ET DE PASSION

Dans les allées du jardin de Valombreuse, Perle et Magguy Chaulet composent ensemble un tableau végétal coloré pour le plus grand ravissement des visiteurs.

Quand les notes de musique et les chants lyriques ont envahi les allées du jardin, en novembre dernier, l'ensemble poétique était comme une évidence. Un tableau, à la fois musical, floral, pictural, qui racontait, peut-être, un peu de la vie de Magguy et Perle Chaulet. L'une, fondatrice du jardin de Valombreuse, et l'autre, aujourd'hui à sa tête, qui en poursuit l'histoire avec sa propre sensibilité, ajoutant par touches successives de nouvelles couleurs à cette œuvre vivante. « Je suis très bouquet de feuilles, quand Magguy est plus bouquet de fleurs », plaisante la dynamique jeune femme qui a pris les rênes de l'entreprise à 23 ans, sous le regard admiratif de sa tante, désormais à la retraite, mais jamais bien loin. Difficile, en effet, de quitter ce magnifique écrin qui contient les grandes merveilles végétales des tropiques : palmiers en tout genre, lianes colorées, roses de porcelaine, bananiers, orchidées, bambous, etc.

ATTACHEMENT À LA BIODIVERSITÉ LOCALE

Il y a trente-cinq ans, Magguy Chaulet,oureuse des plantes et profondément attachée à son île, imagine un lieu capable de révéler toute la richesse végétale des tropiques. Peu à peu, Valombreuse devient bien plus qu'un jardin : un écrin de verdure, une réserve de biodiversité et un lieu de transmission où chaque plante raconte une histoire.



En 2023, Perle reprend la direction du jardin. La transmission se fait naturellement, portée par la même sensibilité au vivant et le même attachement à la biodiversité locale. « C'est une histoire de famille et de passion qui se poursuit », confie-t-elle simplement. Le jardin continue de grandir grâce à ce dialogue entre deux générations, unies par un même amour de la nature et de la Guadeloupe.

Depuis plus de 35 ans, Valombreuse dévoile ses trésors sous les yeux ravis des visiteurs, toujours plus nombreux, venus découvrir ce paysage tropical spectaculaire. En 2025, le jardin a même été classé huitième parmi les « monuments préférés des Français », une énorme reconnaissance et le fruit du travail de toute une équipe pour la biodiversité locale.

« UNE AFFAIRE DE FEMMES »

Au fil des années, les équipes ont su faire évoluer le lieu sans jamais trahir son esprit : modernisation des accès, installation d'un petit train électrique pour permettre à tous de découvrir le jardin, organisation d'événements culturels, de marchés d'artisans locaux ou encore d'animations pendant les vacances. « Toujours dans

la philosophie du lieu », rappelle Magguy, fervente défenseuse d'un équilibre subtil entre l'art et la nature. « À l'époque, les jardins étaient une affaire de femmes », raconte Magguy, qui se souvient que sa propre grand-mère parlait à ses plantes et parfois s'excusait avant de les couper. Entre ces deux êtres vivants, « il y avait un véritable respect », assure-t-elle. Un sentiment qui se transmet de génération en génération, pour maintenir vivant ce grand tableau qui se pare quotidiennement de toutes les couleurs alors que tourne la ronde des heures.

« Valombreuse est une histoire de famille, mais surtout une histoire d'amour pour la nature et pour la Guadeloupe. Si ce jardin continue de grandir aujourd'hui, c'est grâce à celles et ceux qui l'ont imaginé, entretenu et aimé avant nous et à tous ceux qui continuent à le découvrir », conclut Perle Chaulet.



Jill et Ady Brumier **REINES DE L'ASPHALTE**

Les sœurs Jill et Ady Brumier sont pilotes et copilotes de rallye en Guadeloupe depuis qu'elles ont 31 et 22 ans.

C'est leur père qui a préparé, durant toute leur enfance, la potion magique dans laquelle elles sont tombées petites. Le rallye automobile. Parmi les ingrédients appréciés, « cette odeur d'essence, avec un additif qui donne un parfum un peu particulier à ces grands rassemblements de voitures », souligne, malicieuse, Jill, l'aînée d'Ady. Alors que la grande revenait de ses études parisiennes, en 2016, elle se fait embarquer par sa sœur dans la pratique du sport mécanique. « Moi, j'avais mon permis et je cumulais les amendes pour des pointes de vitesse », rigole la cadette.

Avec neuf ans d'écart, les deux sœurs se rapprochent durant leurs aventures routières. Pour chercher les sponsors d'abord — presque un sport à part entière — avant d'acheter leur voiture, une Twingo RS, 130 chevaux pour faire vrombir le moteur. Malgré l'impossibilité de s'entraîner en Guadeloupe, les filles s'entourent du coéquipier de leur père pour apprendre les rudiments de la discipline.

SE FAIRE UNE PLACE

« Les reconnaissances sont longues, fastidieuses et fatigantes », assurent les deux sœurs. Mais ce sont aussi de grands moments de fous rires ou d'engueulades et de souvenirs qui soudent une équipe. Leur première course, en Martinique, elles l'ont abordée un peu comme une première vraie rencontre avec leur véhicule. Ce fut aussi la naissance pour Ady de sa passion pour l'adrénaline, du stress d'avant compétition qui prend les tripes et les compresse avant de laisser

place à l'extrême concentration pour éviter les accidents. Sur le parcours, elles alternent au volant. « C'est assez rare pour être souligné », pétillent Jill et Ady, dont les visages s'illuminent à leurs souvenirs de franchissement de ligne d'arrivée, du soulagement, de la fatigue qui suit, des moments d'équipe où l'on débrieife une part de pizza à la main après les courses.

Pourtant, plaisantent-elles, elles ne vont « pas très vite par rapport à leurs concurrents » que ce soit sur les courses de côte ou le Rallye des Grands Fonds, course emblématique de leur archipel natal. « On ne nous prend pas toujours au sérieux », pouffent-elles. Et même loin d'être les plus performantes du circuit, la vitesse n'empêche pas quelques sorties de route, parfois à la limite du drame. En 2019, Ady est au volant, les freins lâchent et les deux jeunes femmes tombent à pic dans un ravin, en percutant, au passage, quelques spectateurs. Jill s'empêchait de fermer les yeux après le choc, pour rester consciente. Ady, elle, a fermé les siens. « Je me suis dit que c'était fini. »

Depuis, elles continuent de participer, plus ou moins régulièrement, aux courses comme copilotes. C'est aussi moins coûteux que d'avoir son propre équipage. Et puis, la vie s'est aussi chargée de ralentir leur disponibilité pour leur voiture. Jill a deux enfants, est notaire dans l'étude familiale. Ady, elle, est juriste dans un cabinet d'avocats. Mais malgré tout, les courses ne sont jamais loin : en mars 2025, le premier slalom féminin a eu lieu à Basse-Terre, où les concurrentes pouvaient courir avec leur propre véhicule. Et c'est Jill qui a gagné. ■

Amandine Ascensio

Carine, Kelly & Betty Polter

UNE HISTOIRE DE SORORITÉ

Créée par les trois sœurs Polter, l'association CKB couvre aussi bien des champs sociaux que culturels. Un point de repère pour de nombreux Guadeloupéens, qui ne cesse d'évoluer au fil des années.

Les sœurs Polter imaginaient-elles avoir une telle résonnance en Guadeloupe au moment de retourner au pays en 2015 ? Pas sûr. Pourtant, elles sont à l'origine d'une association qui, année après année, devient une référence sur l'archipel en matière d'insertion, de culture, mais aussi de sociabilité : CKB. Trois lettres pour trois prénoms, ceux des fondatrices, Carine, Kelly et Betty. « Au départ, nous cherchions un endroit où faire des activités avec nos enfants. Faute de trouver, nous nous sommes mises à créer les nôtres, et c'est comme ça que CKB est née », raconte Betty.

Les premiers ateliers se construisent à partir des compétences ou du parcours professionnel de chacune. À Betty, la manuelle de la sororie qui a travaillé dans le tourisme, les ateliers bricolage. Kelly, ancienne éducatrice spécialisée, s'occupe des chantiers plus sociaux quand Carine, infirmière lorsque l'association se lance, fait profiter de ses connaissances en matière de soins et de nutrition. « Nous avons toujours fonctionné de cette façon, même dans la gestion de l'association. Chacune à ses propres compétences. Nous essayons donc d'être complémentaires les unes des autres », précise Kelly.

SOLIDARITÉ ET PARTAGE

CKB prend une autre dimension lorsque, fin 2017, les trois sœurs concentrent leurs activités dans un local de Petit-Bourg, sur les hauteurs de La Lézarde. Des intervenants extérieurs s'associent pour donner cours de langues ou formations de couture. « Ce qui nous importe, c'est de favoriser

une véritable forme de mixité sociale, et cela passe par des tarifs abordables. Rendre les activités proposées accessibles au plus grand nombre est capital dans le projet », insiste Kelly. Et sa sœur Carine d'ajouter que « certaines années, nous sommes montés à une cinquantaine d'ateliers ». La réputation de l'association est faite. CKB dépasse les murs de Petit-Bourg et travaille avec des structures institutionnelles comme l'Aide sociale à l'enfance, la Caisse d'allocations familiales ou le Département. « Notre local est devenu un lieu de ressources. Les gens viennent s'informer, se confier, discuter. Nous essayons de rendre l'information accessible et ici, on vous accueille comme à la maison », souligne Betty.

La dimension familiale est capitale dans le projet. « Cette aventure découle de notre vécu. Ces notions de partage et de solidarité nous ont été inculquées toutes petites. Notre mère était présidente de l'association. Beaucoup de projets que nous avons construits nous étaient inspirés par elle. C'est le cas de l'action que nous avons menée autour de la mobilité des seniors. Nous avons mis à la disposition de ce public un minibus, une fois par semaine, dans chaque commune, pour faciliter leurs déplacements. Un dispositif que nous avons, à l'origine, imaginé pour notre mère, avant qu'elle ne décède », se souvient Carine.

L'association continue de grandir et va, dans les prochains mois, élargir son périmètre social. Mais que les fidèles se rassurent. L'ADN CKB, lui, ne va pas changer. « Nous pressentions que le projet aurait une résonnance nationale et c'est aujourd'hui le cas », précise Kelly. Pari réussi.

Ludovic Clerima



©CEDRICK ISHAM CALVADOS

Debout : Dalhia Debono,
Modd Merlin, Clarence Jelassi,
Frédérique Pierre-Louis,
Guilène Martial
Assises : Lila Miath,
Catherine Linel, Anne Begarin,
Emmanuelle Pinsel,
Muriel Daveira

LA PARITÉ EN ACTES

Chez BNP Paribas Antilles-Guyane, l'égalité hommes/femmes est un engagement quotidien qui s'appuie sur des actions aussi bien en interne qu'en externe.

Depuis plus de vingt ans, BNP Paribas a une politique active en faveur de l'inclusion, de la diversité et de l'égalité, et singulièrement de l'égalité professionnelle. Mixité des métiers, représentativité des femmes et gouvernance partagée, la stratégie de BNP Paribas Antilles-Guyane, filiale du groupe BNP Paribas, s'inscrit pleinement dans la stratégie nationale,

comme l'explique Cédric Common, son directeur commercial. « L'égalité ne se décrète pas mais se décline au travers d'actions très concrètes, menées depuis des années, comme les chiffres en témoignent. Les femmes représentent 63 % du corps social (61 % au niveau national). » Soit. Mais quid des fonctions managériales, auxquelles les femmes n'accèdent pas toujours comme elles le mériteraient ? Chez BNP Paribas Antilles-Guyane, 60 % des managers et 63 % des cadres

sont des femmes. Quant au comité de direction de la filiale, la parité de 50 % y est respectée. « Nous sommes particulièrement attentifs à l'équilibre des rémunérations et veillons à réduire l'écart à poste égal. Aujourd'hui, grâce à ce travail de plusieurs années, nous notons même un léger écart en faveur des femmes ! »

LEVER LES FREINS

« Nous sommes fiers de relayer et de participer aux différents programmes du groupe. BCEF Act'Her, ce réseau dont je fais partie comme d'autres collaboratrices et collaborateurs de BNP Paribas Antilles-Guyane (1 600 femmes pour 400 hommes) débute sa 5e saison de mentoring. Vingt et un duos de mentors proposent à des femmes du groupe un accompagnement sur une durée de neuf mois. Nos ambitions sont de lever un maximum de freins, de détecter et valoriser les soft skills et de les aider à prendre confiance en elles. Au sein du groupe, il existe bien d'autres programmes ou réseaux ayant trait à cette thématique que nous relayons et animons

localement — MixCity entre autres, mais pas seulement. »

ENTREPRENDRE AU FÉMININ

BNP Paribas Antilles-Guyane mène également nombre d'actions en faveur de sa clientèle d'entrepreneuses. « Nous avons bien sûr à cœur d'agir de façon très concrète pour le développement économique de nos trois territoires et nous portons une attention toute particulière aux femmes entrepreneuses. Nous avons nommé des référentes sur "l'Entrepreneuriat féminin" sur chacun de nos trois départements, de manière à pouvoir accompagner de façon différenciée nos clientes ou prospects entrepreneuses (dispositif #ConnectHers). Très bientôt, nous leur proposerons des ateliers dédiés visant à mettre en relation ces porteuses de projet avec nos clientes qui réussissent. Tant en interne qu'en externe, nous nous appuyons sur la force du collectif, sur les talents et les expertises. Une équipe unie au service de ses clientes et ses clients. »

Johanna Colonnnette et Séverine Désirée

« IL Y A UNE VRAIE COMPLÉMENTARITÉ ENTRE NOUS »

Johanna Colonnnette, ingénieure commerciale B2B, et Séverine Désirée, service delivery manager, travaillent de concert afin d'offrir le meilleur service aux clients professionnels de **CANAL+ Télécom**.

EN QUOI CONSISTE VOTRE MÉTIER ?

Johanna Colonnnette : **CANAL+ Télécom** est spécialisée dans les solutions de connectivité pour les entreprises. Quant à moi, je suis ingénieure commerciale chargée d'accompagner les entreprises, collectivités ou administrations dans tous leurs projets de connectivité et de solutions télécoms, en tenant compte de leurs enjeux organisationnels et économiques. Cela va de la téléphonie IP à l'interconnexion des sites, en passant par l'internet très haut débit, toujours en support fibre.

Séverine Désirée : En tant que service delivery manager, ce qui se traduit en français par « gestionnaire des livrables », j'interviens juste après Johanna. Lorsqu'elle a conclu un contrat et transmis la commande à nos équipes, je suis chargée de veiller sur toute la chaîne de production, c'est-à-dire depuis la saisie du contrat dans nos bases, jusqu'à la livraison chez le client. Je dois m'assurer que le processus et les délais sont bien respectés.

J. C. : Séverine, c'est un peu le pompier... (rire)

S. D. : C'est vrai, je peux être en mode pompier. Si quelque chose freine la production, j'interviens, je priorise, je trouve des solutions... Je suis la première à occuper ce poste, créé il y a deux ans afin d'améliorer la qualité de service.

COMMENT TRAVAILLEZ-VOUS ENSEMBLE ?

J. C. : Pour commencer, nous sommes dans le même bureau, nous travaillons en open space et ça nous permet d'être bien plus réactives auprès des clients. Si je ne peux pas répondre, c'est Séverine qui intervient. Il y a une vraie complémentarité entre nous.

S. D. : Johanna est souvent sur le terrain, elle ne peut pas forcément accéder tout de suite à la demande d'un client. Moi, je peux intervenir immédiatement s'il y a un souci avec une commande. Mon rôle est même d'être proactive et de détecter les éventuels blocages avant qu'ils ne surviennent.

QUELS SONT LES DÉFIS QUE VOUS RENCONTREZ ?

J. C. : **CANAL+ Télécom** possède un data center en Guadeloupe, le seul de type TIER III aux Antilles-Guyane avec un très haut niveau de sécurité, conforme aux standards internationaux. Mon défi, aujourd'hui, est de mieux faire connaître aux entreprises ultramarines ce que ce data center peut leur apporter. Nous sommes sur un territoire soumis

aux risques cycloniques, sismiques, volcaniques... et ce type d'infrastructure est conçu pour y faire face. Il permet de sécuriser les données et de les localiser au plus près des entreprises, avec une meilleure performance et moins de latence qu'un hébergement situé dans l'Hexagone (par exemple).

S. D. : J'évolue dans un environnement technique, essentiellement masculin, et je dois faire l'interface avec les services administratifs et les clients. Sans vouloir paraphraser le fameux « les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus », disons qu'il y a un peu de ça quand même. Les sensibilités ne sont pas les mêmes (rire). Le défi pour moi est de traduire les besoins des uns et des autres et de faire en sorte que tout se passe bien. Que les ingénieurs comprennent les contraintes des services administratifs et inversement...

POUVEZ-VOUS CITER UNE DE VOS PLUS BELLES RÉUSSITES ?

J. C. : C'est de parvenir à fidéliser un client. Je suis chez **CANAL+ Télécom** depuis 12 ans. J'ai des clients qui ont signé leur premier contrat avec moi et qui, des années après, sont toujours avec nous. Pour moi, c'est ma plus belle réussite.

S. D. : Nous devons parfois gérer des projets d'envergure, plus ou moins complexes. Et le simple fait de les mener à bien, sans encombre ou presque, et voir que le client est satisfait, c'est ce que j'appelle une réussite.

QU'APPRÉCIEZ-VOUS LE PLUS CHEZ CANAL+ Télécom ?

J. C. : C'est l'autonomie accordée aux équipes. **CANAL+ Télécom** offre un cadre exigeant, tout en laissant de la place à l'initiative, à la collaboration et à la montée en compétences. C'est un environnement qui permet de s'engager pleinement, tout en évoluant au rythme des transformations du marché.

S. D. : C'est tout à fait ça. On nous fait confiance, et la confiance développe la motivation. On peut dire que nous sommes une entreprise jeune et dynamique. Nous communiquons beaucoup entre nous et surtout, notre avis est pris en compte. Je suis arrivée il y a quatre ans, je venais du domaine de la finance et j'ai donc fait un virage à 180°. **CANAL+ Télécom** m'a permis d'évoluer, j'en apprend tous les jours avec les ingénieurs et je souhaite encore me former en interne. J'aime être force de proposition et la société m'offre cette opportunité.



© LOU DENIM



©MATHIEU DELMER

RÉGINA PAMPHILE DIRECTRICE ASSOCIÉE ANTILLES-GUYANE

« À 35 ans, j'ai cofondé Job Intérim avec Bernadette, guidée par une évidence : l'intérim est ma passion. Après avoir été directrice d'agence, j'ai démissionné et tout s'est alors accéléré. En deux mois, nous avons ouvert notre propre structure. Nous avons quatre agences en Guyane, deux en Guadeloupe et une en Martinique. Nous sommes dans des secteurs variés, du BTP au commerce, avec environ 700 intérimaires

en équivalent temps plein et 25 collaboratrices. Nous gardons la même exigence de réactivité et de proximité.

Ce qui m'anime le plus, c'est le contact humain : voir quelqu'un entrer dans notre agence, sans solution, et repartir avec un emploi procure une grande satisfaction. Dans un environnement majoritairement masculin, j'ai choisi une équipe 100 % féminine. Je les appelle mes "pop-corns" : créatives, souriantes, toujours prêtes à rebondir. Nous travaillons dans un open space de 300 m2, à Cayenne. Nous devons donner l'exemple et être impeccables, parce que l'image compte. Chaque collaboratrice suit ses clients de A à Z pour garantir un accompagnement personnalisé et de qualité.

J'ai 50 ans, je me définis comme dynamique et optimiste. Je fais du CrossFit à l'aube plusieurs fois par semaine pour arriver pleine d'énergie au travail. Je m'engage aussi dans des associations, je suis bénévole pour Miss Guyane où je développe des partenariats. Je n'aime pas la routine. L'entreprise continue de croître tout en gardant son esprit familial et son engagement humain. »



©MATHIEU DELMER

BERNADETTE ROMIAN DIRECTRICE ASSOCIÉE ANTILLES-GUYANE

« Mon parcours avec Job Intérim est avant tout une histoire de rencontres et de confiance. Après un BTS commun avec Régina, chacune a suivi son chemin dans l'intérim avant de se retrouver pour fonder l'agence. Nous avons commencé à Cayenne, animées par l'envie de construire quelque chose qui nous ressemble. L'aventure s'est ensuite développée naturellement :

Saint-Laurent en 2011, puis Kourou avec le chantier Ariane 6, et plus récemment les Antilles. Nous avons grandi tout en conservant notre approche : proximité, réactivité et sens de l'humain. Depuis le début, nous faisons tout pour faciliter la vie des intérimaires avec des paiements rapides et un accompagnement personnalisé, et nous répondons aux besoins de nos clients grâce à nos équipes qui sont disponibles.

Rigoureuse et structurée, j'aime que les choses soient bien faites. Là où Régina apporte le feu, je suis l'eau. J'apaise, analyse et propose des solutions réfléchies. Le lien familial reste essentiel. J'ai grandi dans le restaurant de mon père en Guyane et, aujourd'hui, je consacre mon temps libre à mon fils et à mes proches. Je suis passée par toutes les étapes de l'intérim : de l'accueil d'agence au poste de responsable recrutement, puis directrice associée. Chaque étape m'a permis de conjuguer exigence et engagement tout en plaçant l'humain au centre de cette aventure. Nous cultivons cette proximité au quotidien, par exemple en célébrant chaque anniversaire de nos collaboratrices, pour renforcer l'esprit d'équipe et le lien humain. »

CORINE ROMUALD MANAGER AGENCE GUADELOUPE



©LOU DENIM

« Après plus de vingt ans dans l'intérim, dont quinze dans une agence concurrente, je pensais changer de voie. Ce métier est intense, on est "en mode pompier" en permanence, toujours dans l'urgence, au contact de l'humain. Pour mieux gérer cette pression, j'ai suivi un master en sophrologie, initialement pour apprendre à gérer le stress et peut-être changer de métier. Puis j'ai reçu un appel qui a tout changé. On m'a proposé d'ouvrir une agence Job Intérim en Guadeloupe. J'avais carte blanche, je pouvais choisir l'emplacement, l'organisation, tout. Je raconte souvent que ça ressemblait à un conte de fées, car ce n'était pas du tout dans mes projets de revenir dans l'intérim.

J'ai relevé le défi à 47 ans : créer une agence à partir de zéro, sans clients ni intérimaires et en plein Covid ! Pendant que beaucoup fermaient, je cherchais un local, j'installais les bureaux et je recrutais mon équipe. Six ans plus tard, nous avons deux agences et une équipe soudée. Je suis quelqu'un de très positif. Pour moi, à chaque problème, il existe une solution. Ici, la solidarité est réelle, et l'esprit familial fait partie de notre quotidien. Je suis maman de deux enfants et passionnée de randonnée. Je crois profondément à l'équilibre entre engagement professionnel et humain, et la bienveillance au travail fait toute la différence. »

By Cathy B

Creation de bijoux

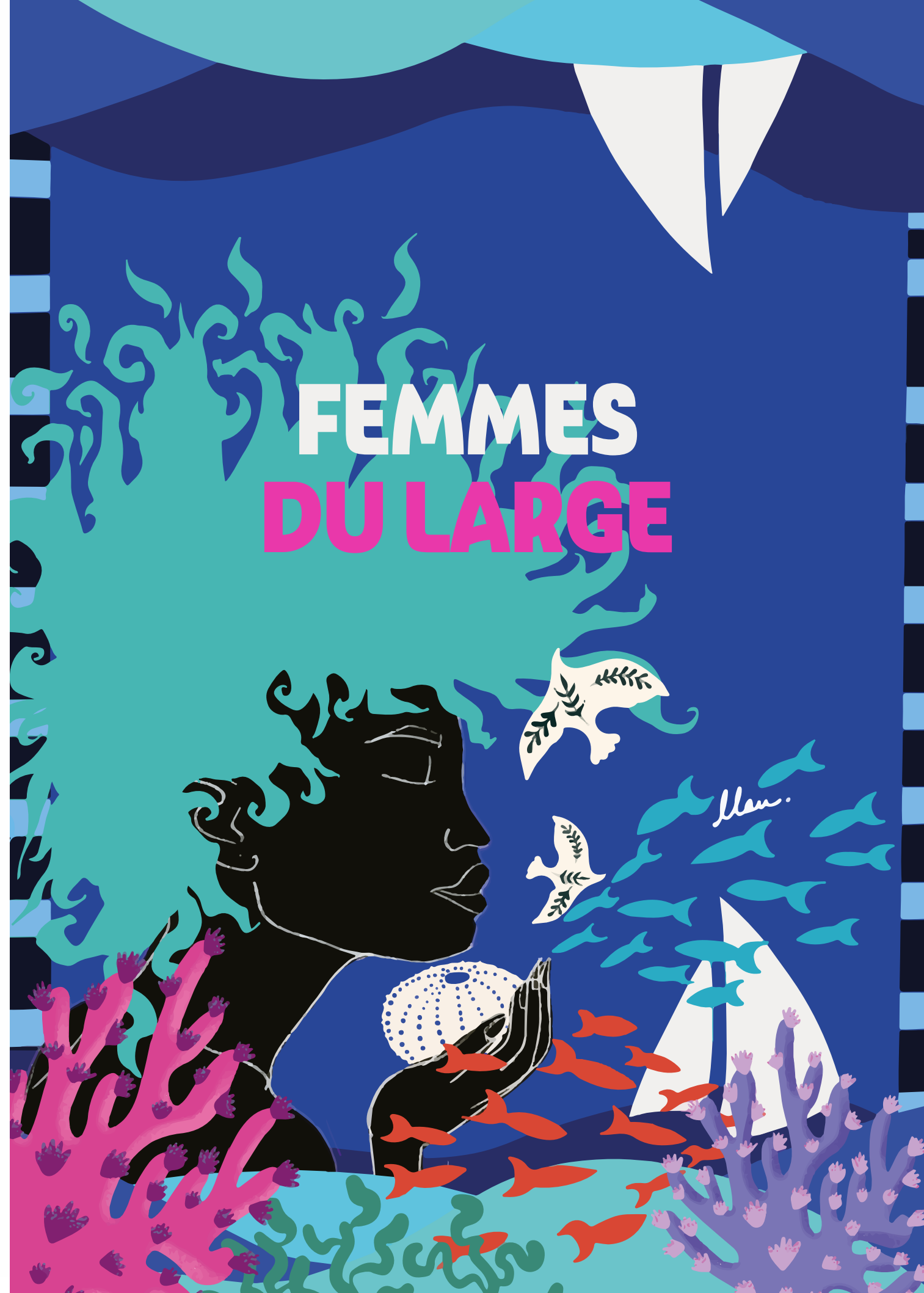
Retrouvez les bijoux faits main By Cathy B à la boutique concept Store
« La Fabrik », et découvrez également notre sélection en ligne sur notre site internet.



Marina bas du fort, Point-à-Pitre 97110
www.bycathyb.net

0590 68 74 78

FEMMES DU LARGE



Michelle Baillot

PREMIÈRE BARREUSE

Membre historique de l'équipage Ti Bijou, Michelle Baillot est une pionnière de la féminisation de la voile traditionnelle en Guadeloupe.

Rien ne prédisposait Michelle Baillot à devenir une mordue de navigation en tous genres. Pourtant, le virus de la mer l'attrape très jeune. Dès l'adolescence. « Mon premier souvenir de navigation remonte à mes 13 ans. C'était l'automne, mon oncle venait d'acheter une planche à voile. C'était mon rêve qui s'exauçait. J'étais tellement contente que je ne sentais même pas le froid. » Cette passion ne la quittera plus. Que ce soit au lycée ou à la fac, la planche à voile s'intègre à son cursus scolaire. Elle poursuit en s'intéressant aux bateaux de course-croisière, jusqu'à ce que la vie la mène, en 2002, de l'Hexagone à la Guadeloupe. Michelle Baillot est alors sportive de haut niveau. Sa discipline ? Le kitsurf.

En 2006, l'athlète arrête sa carrière et fait la rencontre de la voile traditionnelle. « C'était à la base nautique de Sainte-Anne. Tout est allé très vite. J'ai commencé à m'entraîner avec une amie, Céline. Puis l'idée de participer au TGV (Tour de la Guadeloupe en voile traditionnelle, ex-Traditour, NDLR) nous est venue. À l'époque, c'était un sport exclusivement masculin. Nous avons monté l'équipage Ti Bijou, composé uniquement de femmes, avec pour sponsor Jean-Marc Titeca-Beauport d'Eurogold. Nous partions un peu la fleur au fusil, sans chercher d'autre résultat que celui de finir la course », confie-t-elle dans un sourire. « On ne savait pas que c'était aussi dur et c'était peut-être mieux comme ça. La voile

traditionnelle, c'est l'association de l'engagement physique et de la tactique. Il faut savoir prendre la décision sur le plan d'eau en fonction de la météo, du vent ou des concurrents. À la fin, le meilleur équipage est celui qui arrive à associer tout ça. »

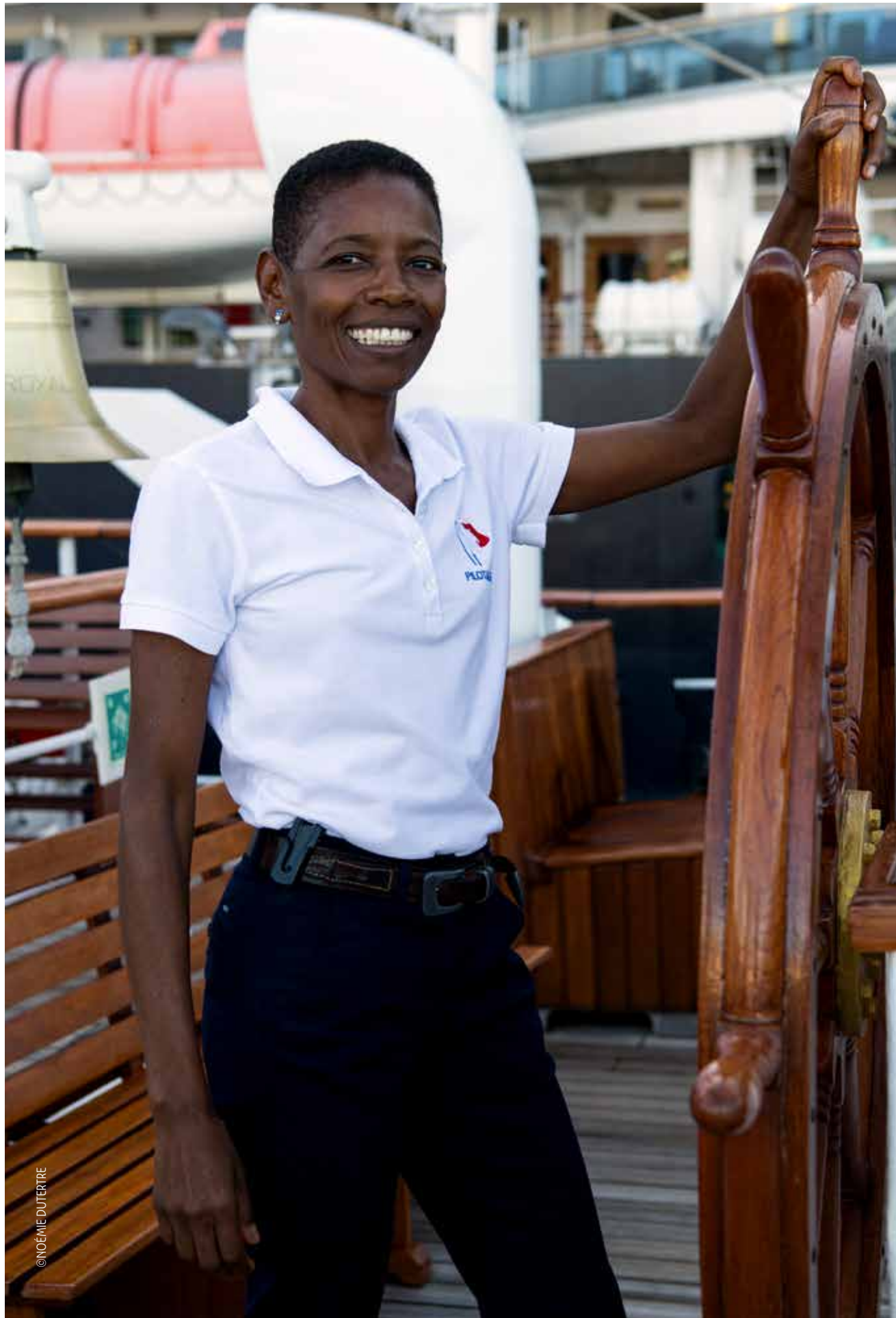
FAIRE SES PREUVES

Une semaine avant le Tour, Michelle Baillot et ses coéquipières reçoivent leur saintoise pour leur première étape : Saint-François – Le Moule. « À l'entraînement, le bateau se remplissait comme une baignoire. On a dû couler 5 ou 6 fois sur le bord de la plage devant les gars. Mais ça ne nous a pas découragées plus que ça. » Une détermination qui va l'accompagner jusqu'en 2011. « J'ai arrêté car je voulais prendre un peu plus de temps pour moi et mon fils. Mais je garde un excellent souvenir de cette époque. Je me rappelle lorsqu'on a fini le tour pour la première fois. On avait fait nos preuves. Le public nous suivait à fond. La flotte nous a adoptées. Les hommes nous aidaient systématiquement pour sortir le bateau. »

Aujourd'hui, la navigatrice, en retrait des courses, veut transmettre son expérience. « Je leur donne quelques astuces. Je suis très impressionnée par leur condition physique. Lorsque j'ai commencé, nous avions un déficit de masse sur l'embarcation. La musculation chez les femmes n'était pas à la mode. Et aujourd'hui, je les vois faire des entraînements de CrossFit pour se préparer aux courses. » Ti Bijou n'est désormais plus la seule équipe féminine de voile traditionnelle. Et l'on trouve même des équipages mixtes. « Je suis contente de voir l'évolution du milieu. Il s'ouvre même aux jeunes avec un système de bonification pour les équipages qui en recrutent », conclut-elle. De quoi participer à la popularité croissante d'un sport phare de la culture guadeloupéenne. ■

Ludovic Clerima





© NOÉMIE DUTERTRE

Véronique Seremes

LA MER COMME LIGNE DE VIE

Dans une ancienne maison de commerce de Fort-de-France, désormais bureau des pilotes maritimes, la Guadeloupéenne Véronique Seremes raconte une vie guidée par la mer.

Sa petite chambre-bureau croule sous les coupes d'athlétisme. Dans son sac, un livre de l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau. Entre deux manœuvres, il faut savoir récupérer : être pilote maritime, comme Véronique Seremes, c'est être disponible sept jours sur sept. En Martinique, ils ne sont que quatre à se relayer. « C'est un métier chronophage, qui demande une grande disponibilité. On a un planning établi la veille, mais il peut changer très vite », explique-t-elle.

En haute saison, d'octobre à avril, « on peut faire dix à douze manœuvres par jour. À la fin de la semaine, on est épuisé ». De nuit comme de jour, la fine silhouette de Véronique grimpe à l'échelle de corde reliant la pilotine au navire à piloter. L'athlétisme, qu'elle pratique depuis longtemps, lui permet de maintenir la condition physique indispensable. « Je viens d'avoir cinquante ans », sourit-elle.

BERCÉE PAR LES VAGUES

Son lien à la mer remonte à l'enfance. « Mon grand-père était marin-pêcheur. Son hangar donnait sur la plage Caraïbe, à Pointe-Noire. On y passait les week-ends et les vacances scolaires. Le soir, j'écoutais la mer, je devinais son humeur. Dès les premières lueurs, je me ruais dehors pour vérifier qu'elle était toujours là. » Plus tard, interne au lycée de Baimbridge, aux Abymes, elle descendait près du port le mercredi, « juste pour voir les bateaux de croisière ».

La Guadeloupéenne quitte son île en 1995 pour

intégrer l'École de la marine marchande au Havre. Elle navigue ensuite quinze ans, notamment à la SNSM et sur les navires de l'Ifremer, gravissant tous les échelons jusqu'au commandement. En 2014, à 37 ans, elle réussit le concours très sélectif de pilote maritime en Martinique. « Quand l'opportunité s'est présentée, je me suis dit : c'est maintenant ou jamais. » Les postes étant rares, ils ne se libèrent souvent qu'au départ en retraite d'un titulaire.

Véronique assume aussi les sacrifices. « Avoir un enfant, c'est compliqué. Nous ne sommes que quatre à tourner, je ne peux pas abandonner mes collègues. Une grossesse, c'est neuf mois... C'est long. Les hommes arrivent à faire leur carrière... Pour nous, c'est moins facile... » Une réalité qui explique en partie la rareté des femmes dans la profession. Elles sont seulement trois à l'exercer en France.

UNE FEMME AUX COMMANDES

En tant que pilote, Véronique assiste le capitaine des navires de plus de cinquante mètres, apportant ainsi une expertise locale, notamment pour les mouillages et manœuvres réputés difficiles qu'elle connaît par cœur. Elle se souvient d'un moment marquant : « J'ai embarqué sur un petit pétrolier avec un équipage turc. Le commandant, surpris de voir une femme, ne m'a pas adressé la parole pendant toute la manœuvre. À quai, une fois le travail accompli, son attitude a complètement changé : il était impressionné et voulait tout savoir. » Puis il y a eu le bateau des nudistes : « C'était en pleine saison de croisières, pendant le carnaval. En montant à bord, j'ai découvert des croisiéristes entièrement nus, seulement avec un chapeau et une cravate dorée. Ils étaient chez eux, moi j'étais là pour travailler mais c'était une manœuvre pour le moins mémorable ! »

Même si venir travailler aux Antilles a rapproché Véronique des siens, parfois le goût du large et des voyages au long cours se fait encore sentir. ■

Noémie Dutertre

Sylvie Vincent **SEULE EN SENNE**

Sylvie Vincent est la seule femme patronne de pêche de Port-Louis. Elle entend défendre son métier qu'elle estime malmené par les temps modernes.

Pour elle, en mer, ça ne tangué jamais. « Là-bas, on n'entend que le vent », dit-elle en montrant le large, depuis la mise à l'eau de Port-Louis, où elle vit. Lunettes de soleil opaques vissées sur le visage, coiffée et habillée de goodies du PSG, à 55 ans, Sylvie Vincent est la seule femme patronne de pêche de la zone. La mer, les bateaux et les poissons, c'est toute sa vie, et aussi celle des hommes de sa famille, avant elle. Son père, Saintois, était pêcheur. Tantôt à Port-Louis, tantôt à Trois-Rivières. Avec une famille dans chaque ville, c'est lui qui initie sa fille, dans ses jeunes années, à plonger à 15 ou 20 m de profondeur. « Il m'a appris à gagner lentement la surface pour respecter les paliers (de décompression, ndlr). Il me mettait la main sur la tête pour m'empêcher de remonter trop vite », se souvient-elle. Des neuf enfants de la fratrie paternelle, seuls deux ont embrassé le large. Sylvie et son frère, associés pêcheurs dans un premier temps, avant qu'elle ne décide de prendre son envol. Sans trop l'ébruiter.

UN COMBAT DE TOUS LES JOURS

« J'ai acheté mon bateau seule, mon matériel seule et je ne voulais pas que quelqu'un s'en mêle », sourit désormais fièrement la quinquagénaire. Gwada Woman, c'est le nom de son embarcation de 9,25 m, propulsée par de gros moteurs. Un endroit où elle se sent bien. « Au départ, j'avais

suivi des formations pour être électricienne. Mais la mer, c'est ce que j'aime. » Elle raconte la navigation, les diplômes nautiques, le permis bateau, les embruns, le vent et son bruit. « C'est la seule chose qu'on entend quand on est au large et c'est plaisant. »

Durant de longues années, elle a pêché au filet, au casier, à la ligne sur les DCP (dispositifs de concentration de poissons). C'est même ainsi qu'elle a attrapé le plus gros marlin de sa vie, un jour où sa maman était hospitalisée pour un infarctus grave. « On a pêché le marlin tôt et j'ai pu rentrer à temps pour m'occuper d'elle : c'est bien la preuve qu'il y a un dieu », assure-t-elle. Elle a déjà retrouvé son bateau au fond de l'eau dans le port et craint, depuis, de l'emmener au large. « Je m'en sers pour tenir la senne qu'on dispose au large avec mon frère. » Quitte à dormir dessus pour surveiller le filet.

Elle continue toujours la pêche au casier mais proteste contre les nouvelles mesures en vigueur qui encadrent la pêche depuis le mois de juillet 2025 : la taille des mailles des filets et les restrictions de pêche de certaines espèces pour les protéger, entre autres. « Le métier a toujours été dur, physique et difficile, mais désormais, même administrativement, c'est complexe : on a toujours plus de choses à payer, de paperasse à faire, et aussi la concurrence de ceux qui achètent le poisson aux pêcheurs d'Antigua », déplore-t-elle, persuadée que les autorités du milieu « veulent tuer la pêche artisanale ». Changer de métier ? Ce n'est pas vraiment dans ses plans, même si elle s'est formée, au cas où, à la conduite de bus. Elle préfère pourtant rester près de la mer, défendre la pêche dans sa forme actuelle. Elle est même présidente de l'Association des marins-pêcheurs de Port-Louis, organisme en sommeil mais qu'elle aimerait bien raviver, entre deux navigations. ■

Amandine Ascensio





Shanna Dormevil

DOMPTER SES PEURS, SAUVER DES VIES

Engagée en tant que bénévole auprès de la SNSM, la trentenaire qui avait peur de la haute mer vogue désormais sur des bateaux pour porter secours aux personnes en difficultés.

Vous l'avez peut-être déjà croisée sans le savoir sur les rivages de Basse-Terre, près de la station de la Société nationale des sauvetages en mer (SNSM). Tee-shirt orange sur le dos, Shanna Dormevil fait partie depuis neuf mois des bénévoles qui, chaque jour, veillent à la sécurité en mer des Guadeloupéens. « J'adore la mer, pourtant j'ai un rapport complexe avec elle. Lorsque j'étais enfant, j'ai failli me noyer. Cet événement a fait naître en moi une peur panique de l'eau pendant des années. Je n'allais me baigner que dans les endroits où j'avais pied. » Un sentiment d'insécurité qui ne l'empêche pas de passer en 2018 son permis bateau. « Même si je n'étais pas à l'aise dans l'eau, j'aimais l'idée de naviguer en famille ou entre amis. Je ne voulais pas laisser la peur prendre le dessus sur ma passion. »

UN NOUVEAU CAP PROFESSIONNEL

Cette peur, elle parvient aussi à la mettre de côté en s'engageant en 2025 en tant que bénévole pour la SNSM. « Au départ, je n'osais pas me tourner vers eux. Je pensais qu'il fallait être bon nageur. Mais j'ai été intégrée en tant qu'équipière de pont. Je reste principalement sur le bateau. Il y a une grande solidarité entre les coéquipiers. Je sais que si je tombe, quelqu'un viendra me récupérer. » La trentenaire admet toutefois que cet engagement l'a fait gagner en assurance.

Cet océan qu'elle aime regarder depuis la plage ou sur le pont d'un bateau l'effraie moins que par le passé. « J'ai parfois l'impression qu'il y a des réticences à franchir le pas des associations maritimes. Comme si quelque chose nous retenait », constate-t-elle.

Nœuds marins. Remorquage. Gestion de l'équipement ou encore principes de base de la sécurité en mer, Shanna Dormevil s'est vite familiarisée avec les règles essentielles pour venir en aide aux autres. « J'ai toujours aimé être utile et je cherchais depuis quelque temps à m'engager de nouveau. Mes expériences passées dans le milieu associatif n'ont pas toujours été très positives. Avec la SNSM, j'ai l'impression d'avoir trouvé un collectif qui agit de manière désintéressée. » L'association, qui opère à partir de 214 stations de sauvetage en France et en Outre-mer, repose à 72 % sur des ressources privées. Elle vit donc exclusivement des dons de la population et grâce au soutien des entreprises pour maintenir ses activités.

Si elle n'a pas encore eu l'occasion d'intervenir sur des opérations de sauvetage majeures, Shanna Dormevil, réservée en apparence, se sent prête. Son expérience au sein de la SNSM la pousse même à imaginer un autre avenir professionnel : « Je ne sais pas encore sous quelle forme, mais j'aimerais bien travailler dans la navigation. » Un rêve qui désormais ne lui est plus inaccessible. ■

Ludovic Clerima

Evvy Saint-Éloi

LA VOCATION DU LARGE

Fille de pêcheur et toute jeune capitaine d'un bateau de transport de passagers, Evvy Saint-Éloi a fait de sa passion son métier, les yeux rivés vers le large. Son objectif : aller le plus loin possible.

A tout juste 20 ans, l'âge minimum requis pour être capitaine d'un bateau, Evvy Saint-Éloi a pris les commandes du *Miss des Îles* de la CTM Deher. Chaque jour, à la barre, elle effectue au moins deux fois la navette aller-retour entre Trois-Rivières, Terre-de-Haut et Terre-de-Bas. Une vocation née très tôt. « Toute ma famille, ou presque, travaille dans le secteur maritime. J'ai commencé à aller à la pêche assez jeune », explique la jeune Désiradienne. Adolescente, Evvy tente pourtant de s'ouvrir à autre chose — « J'ai cherché à savoir si je voulais vraiment travailler dans le secteur maritime ou si c'était juste parce que je connaissais » — et son stage de 3e effectué dans un service de comptabilité confirme son penchant pour la mer. « En tout cas, j'ai su que je ne voulais pas travailler dans un bureau... » L'appel du large est donc le plus fort et après le collège, obligée de quitter La Désirade pour la suite de son cursus scolaire, elle intègre directement le LEP de Blanchet, à Gourbeyre, dans la filière « pêche ». « C'est le même programme que pour la filière "commerce", mais avec des matières en plus. Lorsqu'on suit la filière "pêche", on peut travailler dans le commerce. Mais l'inverse n'est pas possible, à moins de suivre une autre formation, et je ne voulais me fermer aucune porte. » Pendant trois ans, Evvy est la seule fille de sa classe. Et quand elle intègre la compagnie CTM Deher, elle est aussi la plus jeune. Tout juste diplômée, Evvy commence comme matelot, puis bosco — « C'est maître d'équipage, je faisais le

lien entre le capitaine et l'équipage », précise la jeune femme — et enfin graisseur, l'équivalent de second mécanicien, sur le *Miss Outre-Mer*, le tout dernier bateau de la compagnie, avant de passer capitaine, il y a un an, sur le *Miss des Îles*.

LE CAPITAINE 3 000 EN LIGNE DE MIRE

Déjà titulaire du Capitaine 200 (1), elle devrait bientôt valider son Capitaine 500. « J'ai déjà passé la théorie pendant ma formation, mais je dois encore naviguer pour l'obtenir », explique Evvy, qui n'envisage pas de s'arrêter en si bon chemin. « Actuellement je valide mes diplômes, je prends toute l'expérience que je peux. J'ai la chance de travailler avec des personnes qui naviguent depuis longtemps, des marins qualifiés et auprès de qui je peux apprendre le métier. » Et à plus long terme ? « J'aimerais passer le Capitaine 3 000 et découvrir d'autres types de navigation, aller sur des navires à charge, des porte-conteneurs... » Aujourd'hui, Evvy travaille par périodes de deux mois d'affilée, sept jours sur sept, entrecoupées d'un mois de vacances dont elle profite pour voyager et rendre visite à sa famille. Un rythme qui demande beaucoup de concessions au niveau personnel : « Si la mer n'est pas d'abord une passion, je ne conseille à personne de s'engager dans ce métier », reconnaît la jeune femme qui, sur son temps libre, est aussi formatrice. Elle intervient, pour le compte d'un centre de formation, auprès de futurs marins de tous âges. « Je ne refuse jamais mon aide ou un conseil et si mon expérience peut servir — même si j'ai encore beaucoup de choses à vivre... —, je le fais avec plaisir. » ■

(1) Les brevets Capitaine 200, 500 ou 3 000, voire "illimité", permettent de commander des bateaux selon leur jauge (200 UMS, 500 UMS, 3 000 UMS, ou jauge illimitée). Ils s'obtiennent après une formation théorique et une certaine expérience en navigation.

Caroline Bablin





Laure Ducreux

CHERCHEUSE D'EAU

Laure Ducreux est hydrogéologue à l'Office de l'eau. Un métier qui vise à préserver la ressource et à en trouver de nouvelles.

La profession mêle la connaissance de l'eau, de ses parcours souterrains et de surface, avec la maîtrise de la géologie. « Au départ, j'étais passionnée par les pierres », raconte Laure Ducreux, dynamique scientifique. « Mais un séjour dans un désert en Australie m'a vite fait goûter au manque d'eau et comprendre l'absolue nécessité de ce liquide vital. » Après cinq ans d'études scientifiques, Laure Ducreux fait ses classes au Cameroun avant de rallier le Bureau de recherches géologiques et minières de Guadeloupe. Le temps de faire quelques études sur les nappes phréatiques de l'archipel pour en parfaire la connaissance, notamment celles de Grande-Terre et de Marie-Galante. Désormais au service de l'Office de l'eau de Guadeloupe, elle participe aux trois volets de la mission de l'institution : préserver la ressource en eau et les milieux aquatiques, accompagner les acteurs, proposer et financer des actions.

QUANTITÉ ET QUALITÉ

« Mon travail, c'est un peu celui de sourcier moderne », explique Laure en souriant. Un métier qui, dit-elle, mêle parfaitement le terrain et le bureau. Le terrain, c'est remonter des rivières, dénicher des sources, évaluer la quantité d'eau. S'interroger aussi sur son utilisation. « On cherche de la ressource en eau, pour le futur, et quand on la trouve, il faut qu'elle soit de bonne

qualité, mais aussi raccordable au réseau de distribution. » Surtout qu'en Guadeloupe, la question de l'eau reste prégnante. « Ici, on capte majoritairement l'eau de surface pour approvisionner nos robinets », rappelle Laure. Avec l'inconvénient que cela suppose : au moindre incident climatique, les captages peuvent casser. L'obligation est donc faite de trouver de nouvelles façons d'avoir de l'eau, en quantité et qualité. « Le tout sans dégrader les milieux naturels » car l'eau se partage avec la vie aquatique et selon les usages.

L'accès à la ressource en eau se fait en sous-sol, mais pas seulement. À Marie-Galante et dans les zones où le projet est propice, l'Office de l'eau prône et accompagne la réhabilitation des mares. En recréant ces petits milieux aquatiques, c'est toute une nouvelle biodiversité qui se restaure. Dans les zones urbanisées, c'est vers le ciel que l'on se tourne. « Nous avons lancé un appel à projets, pour les collectivités, de récupération d'eau de pluie pour les bâtiments publics », détaille l'hydrogéologue. L'objectif : éviter d'utiliser de l'eau potable pour les chasses d'eau des sanitaires ou encore d'arroser les espaces verts à l'eau du robinet. « Toutes les méthodes sont bonnes pour favoriser la bonne gestion de la ressource et ralentir le cycle de l'eau », martèle Laure Ducreux. Avec la crise hydrique mondiale qui se profile sous les effets du dérèglement climatique, son métier est d'avenir. « En Guadeloupe, le job est passionnant et plein d'enjeux », sourit-elle, espérant sensibiliser et attirer des nouvelles recrues. Des femmes, si possible. Et ça tombe bien, ce 22 mars, c'est la Journée mondiale de l'eau dont le thème, cette année, s'attache à souligner l'importance de la participation des femmes dans toutes les décisions liées à l'or bleu. ■



Votre boutique de produits cosmétiques naturels locaux
Imm. Pluriel rue Ferdinand FOREST - 97122 Jarry BAIE-MAHAULT



À L'ŒUVRE

George Tarer **DAME DE CŒUR**

George Tarer est une femme de caractère menée par un sens aigu de la justice, une femme « doubout ». Dans son engagement politique comme dans sa carrière de sage-femme, elle a poursuivi toute sa vie un but : adoucir le quotidien des Guadeloupéens.

George Tacite naît en 1921 à Morne-à-l'Eau, au sein d'une famille à la conscience sociale et politique très marquée. Jeune fille, elle fréquente avec ses parents quelques figures politiques tels Gerty Archimède et Paul Valentino. Elle est élève du brevet supérieur au Cours Michelet pour devenir institutrice, quand la guerre et le « tan sorin » redistribuent les cartes de son avenir. Exit l'enseignement, la voilà sage-femme, sortie major de promotion en 1944 d'une éphémère école pointoise. S'ouvre alors pour elle une longue carrière, qui la mène de Marie-Galante à l'hôpital général Ricou puis au CHU. Elle y est surveillante générale quand elle se retire en 1981.

ACCOMPAGNER LES FEMMES

George Tarer a marqué de son énergie et de sa vision avant-gardiste la gynécologie obstétrique, mettant en place les protocoles de suivi des femmes enceintes, œuvrant au Planning familial. Entrer dans l'intimité quotidienne des femmes bouleverse profondément George qui recueille, au chevet des mères, le témoignage de leurs souffrances physiques, mais aussi conjugales et familiales. Elle-même a sept enfants avec son mari Pierre Tarer, un couple qui s'accompagne 63 ans durant. Militant du Parti communiste, Pierre l'initie à ses idéaux qu'elle partagera avec enthousiasme dès 1950, affirmant que « le communisme, c'est faire les choses ensemble et pour les autres ».

S'OUVRIRE AU MONDE

Militante à l'Union des femmes guadeloupéennes, elle est membre de la fédération internationale des femmes, et participe à ses travaux au Togo ou à Helsinki où elle rencontre idéaux et pensées nouvelles. Elle assiste aussi à des congrès syndicaux dans le monde communiste de l'époque, échange avec les ouvrières de Cuba et de Tchécoslovaquie... encore une occasion de nourrir sa réflexion et d'étayer ses choix. Elle est adjointe d'Henri Bangou à la mairie de Pointe-à-Pitre jusqu'en 1984. La politique municipale lui est une opportunité supplémentaire de mettre au service du mieux-être individuel et collectif son incroyable énergie et son inépuisable capacité à faire, elle qu'on surnomme « la dame qui fait ! ».

Le quartier de Lauricisque, la mise en place de crèches municipales et du Conseil départemental contre la délinquance, de la téléassistance, et de la Maison du citoyen pointois... C'est elle. Encore ! Un de ses derniers engagements : avec le « droit à mourir dans la dignité », elle revendique l'ultime liberté de choisir sa mort.

UN SIÈCLE DE GUADELOUPE

George est une femme élégante, qui a toujours pris soin d'elle et de ce qu'elle offre à voir aux autres, par respect plus que par coquetterie, même si l'un n'exclut pas l'autre. Juchée sur ses hauts talons, elle a longtemps parcouru Pointe-à-Pitre, accessible, à l'écoute, portée par la foi en des combats pour lesquels sa mère, féministe avant l'heure, l'avait formée. George Tarer a connu et accompagné les grands bouleversements du siècle, de la départementalisation aux événements de mai 67, des grandes avancées sociales aux progrès médicaux... Son mérite et son engagement ont été reconnus et célébrés à de nombreuses reprises : elle est commandeur de la Légion d'honneur — même si sa médaille préférée est celle de l'Obstétrique. Elle reste, à bientôt 105 ans, comme elle aime à le dire elle-même, « une femme verticale », n'envisageant l'horizontalité que pour le repos du tombeau. ■

Anne de Tarragon



© ANNE DE TARRAGON

A woman with dark hair, wearing a blue striped shirt and black trousers, stands with her hands on her hips in front of the tail of an Air Caraïbes aircraft. The aircraft features a blue and green leaf-like logo. The background shows a clear blue sky with some clouds and an airport tarmac with orange traffic cones and a white truck in the distance.

Karen Virapin
**LA PREMIÈRE
D'UNE
NOUVELLE ÈRE**

« Mon ambition est de réussir ma fonction de directrice générale déléguée. C'est nouveau pour moi et je sens bien l'engouement car je connais les gens et le fonctionnement d'Air Caraïbes. Continuer à être ce parcours inspirant sera la réussite de cette mission. »



Rencontre en vidéo

Joëlle Monlouis EN DÉFENSE

Secrétaire générale de la FFF, Joëlle Monlouis, avocate experte en droit du sport, retrace son parcours entre souvenirs d'enfance et engagement indéfectible pour les athlètes et le ballon rond.

En clin d'œil à sa Guadeloupe natale et à « toutes les femmes potomitan » du territoire, Joëlle Monlouis a souhaité, en avant-propos, rendre hommage à sa grand-mère avant de raconter sa propre histoire. Une femme de caractère, « couillue pour l'époque », dira-t-elle. « Elle faisait partie des rares coupeuses de canne lorsque la grève de février 1975, à Grosse Montagne (Lamentin), a été décrétée. Au milieu de tous ces hommes, et alors que ça tirait à balles réelles, elle militait pour une meilleure rémunération des agriculteurs. C'est quelque chose dont je n'ai jamais parlé... Et lorsque ma mère m'a raconté cela, je ne pouvais pas m'imaginer un seul instant que "Man Sully" avait fait partie de ce moment historique de la Guadeloupe. » De cette grand-mère disparue qui a marqué son époque, la Moulennaise a hérité un certain sens de la justice et de la défense d'autrui. Malgré un départ pour l'Île-de-France, à l'âge de cinq ans, l'attache au territoire reste totale. La culture, le créole, les souvenirs d'enfance — comme cette chèvre de compagnie, croquée par un chien, dont la perte fut son « premier gros chagrin » — sont bien ancrés. « Les étés en famille étaient des moments en or », se souvient-elle, nostalgique d'une époque mika rouges aux pieds.

FEMME DE TERRAIN

Chez les Monlouis, le sport est un langage commun. Si l'athlétisme reste son sport de cœur — elle a assisté à la finale du 100 m aux JO de Paris 2024 où elle était « comme une dingue ! » — c'est le football qui scelle l'union avec les femmes de sa vie.

Sa mère, Danielle (dite "Rolande"), ancienne gloire du CSM que certains imaginaient en équipe de France si l'époque l'avait permis, décide de monter une section féminine dans le 95. Pour soutenir l'initiative, Joëlle et sa sœur cadette chaussent les crampons. « On y est allées pour qu'elle ne soit pas seule. » Souvenirs indélébiles et éclats de rires. « Ma sœur Laurence, que l'on surnommait Barbie pour sa coquetterie légendaire, s'est avérée être une buteuse redoutable », raconte-t-elle.

Initialement partie pour être médecin, Joëlle bifurque vers le droit avec cette conviction qu'elle « sera utile » aux autres. Alors avocate en droit des affaires, c'est son cousin, basketteur de NBA, qui lui fait prendre conscience du besoin d'accompagnement juridique dans le sport. Elle choisit le ballon rond. « J'avais deux intuitions : je voulais rester proche du football amateur et j'étais persuadée qu'il fallait travailler avec le continent africain. »

Elle construit sa carrière en mettant les « mains dans le cambouis », gravissant les échelons, de la Ligue de foot Paris Île-de-France aux instances internationales. Devenue experte du droit du sport, elle accompagne aussi les athlètes sur les dossiers épineux du dopage. C'est elle qui sera d'ailleurs aux côtés de l'escrimeuse guadeloupéenne Isaora Thibus dans sa course contre la montre pour les JO de Paris 2024. Son approche ? Disruptive. « On a dû faire des choix audacieux. Il n'y avait pas une minute à perdre. Nous devions avoir une idée précise de ce qui s'est passé, comment, pourquoi et par quel produit. »

Aujourd'hui, au sein de la « belle maison qu'est la FFF », Joëlle occupe le poste stratégique de secrétaire générale. « Je suis la garante opérationnelle de la mise en œuvre de la politique fédérale portée par Philippe Diallo », explique-t-elle, évoquant aussi les projets plus spécifiques telle la conférence nationale du football amateur. Dans cette nouvelle fonction, elle s'attache de toute évidence à garder un « regard bienveillant sur l'Outre-mer ». ■

Anne-Laure Labenne





Sabrina Sandoz

L'ENGAGEMENT CHEVILLÉ AU CŒUR

Directrice adjointe de Carrefour Destreland chez GBH, Sabrina Sandoz mène ses équipes et ses projets avec énergie et bienveillance. Engagée sur tous les fronts, elle soutient les producteurs locaux, accompagne des associations et place l'humain au cœur de son action.

Chez Sabrina Sandoz, l'engagement est dans les gènes. Ses parents, aujourd'hui à la retraite, ont toujours été investis : sa mère, enseignante, continue à donner de son temps bénévolement, et son père, ancien directeur d'un centre psychopédagogique, est engagé au sein d'une association venant en aide aux personnes en difficulté. Grandir dans cet environnement a façonné sa vision du monde. « J'aime les gens, le relationnel, soutenir ceux qui en ont besoin. »

LEADERSHIP DE TERRAIN ET EXIGENCE BIENVEILLANTE

Depuis seize ans au sein du groupe, dont six comme directrice adjointe et responsable marketing et communication, elle conjugue stratégie et terrain. Ses journées débutent à l'aube : analyse des indicateurs, veille sur l'expérience client. Puis elle descend au magasin pour saluer les équipes. « Un bonjour sincère peut changer une journée. » Attachée au développement personnel, elle nourrit son leadership par l'écoute et la

compréhension des autres. Comprendre les mécanismes, les forces, les fragilités permet, selon elle, de mieux accompagner. Exigeante mais bienveillante, elle sait que la confiance est le socle de la performance durable. Être leader, pour elle, c'est incarner plus qu'imposer. Elle veille à rester alignée avec ses convictions et partage pleinement les valeurs de GBH : engagement, responsabilité, égalité homme-femme, ancrage territorial. « Je crois profondément que nous sommes responsables de l'énergie que nous diffusons autour de nous. »

S'OUVRIRE AUX AUTRES

Ces trois dernières années, elle a également élargi son regard à travers les voyages, en Italie, en Grèce, en Égypte, à Dubaï. « Chaque destination est une leçon d'humilité, chaque culture est une ouverture. La richesse se trouve dans la diversité. » Cette curiosité du monde irrigue sa manière de manager : fédérer, valoriser les talents, encourager l'initiative.

Investie dans des partenariats associatifs — avec la Ligue contre le cancer, Amazones Guadeloupe, la Croix-Rouge — elle veille aussi à promouvoir les producteurs locaux, convaincue que l'entreprise doit être un acteur engagé de son territoire.

L'ENGAGEMENT RÉCOMPENSÉ

Optimiste et passionnée, Sabrina Sandoz incarne un leadership moderne, fait d'exigence, d'authenticité et d'émotion. Son ambition : que chacun se sente considéré, responsabilisé et fier de ce que l'équipe construit ensemble. Sa plus belle récompense ? Quand son fils lui dit : « Je suis ton premier fan, je suis fier de toi », elle sait alors que son engagement vaut la peine !

Florence Kadji

VIEILLIR N'EST PAS UNE FATALITÉ

Le Dr Florence Kadji a créé, en 2006, le Centre Laser Esthétique, premier centre laser de Guadeloupe, aujourd'hui référence incontournable de la prise en charge anti-âge. Professionnelle passionnée, elle œuvre pour les femmes.

Le docteur Kadji s'est spécialisée en angiologie, attirée par le laser vasculaire. Elle se forme au large spectre des lasers médicaux, mais aussi cutanés, qui lui ouvrent la voie de la dermatologie esthétique. Une formation pointue qu'elle enrichit avec des diplômes d'injections et de compléments, puis un DU en médecine morphologique et anti-âge. « Lorsque j'ai créé le centre laser, c'était la suite logique à un parcours de spécialisations médicales et à un fort goût de l'entrepreneuriat. Dès l'origine, il a eu pour vocation d'être une maison du bien-être où le patient est pris en charge dans sa globalité, aussi bien en esthétique que pour certains actes médicaux avec des techniques de pointe. »

CRÉATIVE, ENTREPRENANTE

Florence Kadji a une énorme capacité de travail, qu'il s'agisse de s'adjoindre les compétences reconnues de praticiens spécialistes ou de se former en continu pour suivre les évolutions de la médecine anti-âge qui ne cesse d'innover. Elle se reconnaît aussi une créativité bouillonnante et un besoin d'entreprendre autant que d'apprendre à longueur de temps. « Je me challenge beaucoup, c'est ma façon d'être, y compris dans ma vie personnelle. J'ai la joie d'avoir trois enfants qui me donnent la fierté de réussir leur parcours, dépositaires on dirait bien de cette fibre entrepreneuriale qui me caractérise. La vie des

femmes est un combat permanent : entreprendre, s'imposer dans ses choix et ses passions, éduquer ses enfants, dans un bras de fer permanent avec le temps. » Le temps justement... Et ses marques, souvent vécues comme l'ennemi à abattre.

RESTER EN COHÉRENCE

« Le centre laser évolue vers la prise en charge du vieillissement et pas seulement de l'esthétique. J'en tire d'énormes satisfactions, issues des témoignages des patientes. Ce contact humain, autant que les défis technologiques et les avancées prodigieuses de la recherche dans ce domaine, me permettent d'être toujours aussi passionnée par cette profession pas facile. » Les responsabilités y sont en effet importantes et communiquer pour lever de possibles incompréhensions est indispensable. Au Centre Laser Esthétique, pas de baguette magique ni de fantasme de la jeunesse éternelle, mais une implication des patients dans leur cheminement en santé et bien-être face à l'âge. « Je m'attache à orienter les gens de façon positive. Je ne cherche pas à transformer, mais à accompagner les patients et singulièrement les femmes dans leurs petites imperfections. Je suis une esthète dans ma profession et dans ma vie : pour moi le défi est vraiment de rester belle à son âge. J'ai moi-même 55 ans, j'avance avec mes patients, dans une démarche globale anti-âge et de bien-être, respectant une indispensable cohérence entre ma vie et mon travail. » ■



Cathy Brunet CRÉER POUR AVANCER

Cathy Brunet, créatrice des bijoux ByCathyB et propriétaire de la franchise Love en Guadeloupe, est animée par ce goût du challenge qui lui a permis d'avancer, même dans les moments difficiles.

Dans la boutique fermée en ce lundi matin, Cathy Brunet est à son atelier, entourée de bracelets, boucles d'oreilles et colliers, des perles, des coquillages, et ces oursins qui sont en quelque sorte la signature des bijoux ByCathyB. « Quand je crée un nouveau modèle, je commence par le bracelet. Et en ce moment, j'aime bien marier la chaîne et le cordon », explique la créatrice, qui mesure aujourd'hui le chemin parcouru.

Il y a quinze ans, atteinte d'un cancer du sein Cathy doit faire une pause. Une parenthèse d'un an dans un parcours jusque-là mené à vive allure : coiffeuse de formation, GO au Club Med, gérante d'hôtel, vendeuse de maillots de bain sur la plage, puis responsable de boutiques de sous-vêtements et de prêt-à-porter pendant dix ans. Une trajectoire dense, tournée vers le commerce et le contact humain.

LE GOÛT DES BELLES CHOSES

Contrainte de s'arrêter, Cathy doit aussi reprendre confiance en elle, se recentrer... L'envie de créer émerge, en même temps que le besoin de se reconstruire. « J'ai toujours eu un goût prononcé pour la décoration, la photographie, les belles choses... » Et les bijoux seront un nouveau terrain d'expression. Encouragée par ses amies et son compagnon, Cathy franchit une nouvelle étape et commence à vendre ses bijoux sur les marchés. Le succès est immédiat et c'est alors que vient l'opportunité d'ouvrir une première boutique, sur la marina de Pointe-à-Pitre. « J'ai mis ma table de marché au milieu et j'ai

ouvert la veille de la Saint-Valentin », se souvient Cathy. Ses clientes habituées à la rencontrer sur le marché sont au rendez-vous. L'aventure des bijoux ByCathyB prend un nouvel essor...

« Bien sûr, j'aime créer, mais j'ai aussi besoin d'avoir toujours des projets. C'est ce qui me fait me lever le matin... » Et ces dernières années, les projets n'ont pas manqué. Cathy Brunet est aujourd'hui à la tête de cinq boutiques où se côtoient les créations ByCathyB et la marque Love, développée en franchise en Guadeloupe, après une première opportunité liée à la Route du Rhum. Face au succès rencontré, l'expérience s'inscrit dans la durée.

UNE AVENTURE COLLECTIVE

Aujourd'hui, onze employées travaillent avec Cathy, dont Maya et Marie, qui fabriquent les bijoux imaginés par la créatrice : « Marie est très forte dans tout ce qui est boucles d'oreilles et Maya a fait les Beaux-Arts, elle apporte

aussi sa touche, sa sensibilité... C'est un bel échange et on aime vraiment travailler ensemble. »

Au-delà du développement, c'est aussi le lien humain qui demeure central. « Quand mes clients sortent de la boutique avec des étoiles dans les yeux, rien ne peut me faire davantage plaisir... » Cette proximité avec l'équipe comme avec la clientèle façonne l'identité des boutiques, pensées comme des lieux de rencontre autant que de création.

Créer, entreprendre, fédérer : une trajectoire construite pas à pas, où chaque étape devient une impulsion pour avancer. ■



© CÉDRICK ISHAM CALVADOS

Caroline Bablin

Les Boutiques Love Guadeloupe



Guadeloupe - Caribbean

Jardiland

Jardi-Village ter étage,
97122 Baie-Mahault
0590 60 04 30

Marina Du Gosier

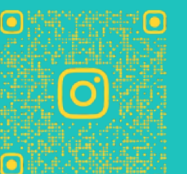
Les Moulins de Bas-du-Fort,
Pointe-à-Pitre 97110
0690 59 67 80

Sainte-Anne

Boulevard hégésippe Ibéné,
97180 Sainte-Anne
0690 33 33 95

Saint-François

Village Artisanal, La pointe des
Châteaux, 97118 Saint-François
0590 88 49 09



Valérie Mousseeff LIBERTÉ CHÉRIE

La première directrice de prison de Baie-Mahault,
Valérie Mousseeff, vient de publier un ouvrage
dans lequel elle se raconte.

La liberté, c'est le mot par lequel Valérie Mousseeff aime à se définir. Un paradoxe pour une directrice de prison, haut lieu de la privation de liberté ? Pas vraiment selon elle. La prison, elle y est arrivée presque naturellement. Par rébellion d'abord. Contre le patriarcat, celui de sa famille en premier. « On me voyait bien suivre des études scientifiques pour devenir médecin. J'ai pris le contre-pied en m'inscrivant en lettres, avec du théâtre », sourit-elle. C'est cet art qu'elle a emmené en prison, une première rencontre avec les détenus. « Même plus jeune, j'étais fascinée par ceux qui ne respectaient pas les règles : je les trouvais libres, sans entraves, ils faisaient ce qu'ils voulaient sans se poser de questions. » Son approche se drape aussi dans une fibre sociale très ancrée ; la conscience précoce de l'inégalité des chances entre les gens venus d'horizons différents. Elle voulait aider, participer à remettre les choses et les gens dans des chemins moins escarpés, raconte-t-elle.

SON RÉCIT DE VIE

Après des études de droit, elle passe les concours de la pénitencière et entre en prison, comme cheffe de la détention, puis comme directrice des ressources humaines et enfin comme cheffe d'établissement. Elle est jeune sur son premier poste, une vingtaine à peine tassée, peu d'expérience. Elle est une femme aussi, cadre, dans un milieu très masculin, dont elle ne fera finalement qu'une bouchée, portée par son sens de la justice et du respect d'autrui. Le courant passe, avec les détenus, avec le personnel qu'elle apprend à connaître et sur qui elle compte. Elle parcourt plusieurs régions françaises avant

d'atterrir en Guadeloupe, peut-être pour son ultime poste en la matière. Lassée du milieu carcéral ? Pas vraiment. « En revanche, il y a un sentiment d'aboutissement, l'envie de porter mon regard vers autre chose », sourit Valérie.

Petite, presque fluette, il émane pourtant d'elle une énergie qui laisse très loin derrière elle l'austérité de sa fonction. Elle court tous les matins, accompagnée d'un husky à la fourrure fournie — elle aime la nature, la randonnée, les week-ends en famille — et qui la suit un peu partout. « C'est parfois coûteux pour la vie familiale, cette mobilité permanente. » Avec son mari et ses deux enfants, elle se passionne pour la découverte de nouveaux lieux. « J'ai un bar à voyage », rit-elle en montrant un guéridon, dans le salon, où s'étalent des livres de la région où elle se trouve. « Comme ça, je peux toujours trouver des nouvelles choses à découvrir. » Elle a aussi passé un diplôme d'astronomie, juste pour savoir et parce que c'est intéressant. « Cela permet aussi de relativiser quand on regarde du côté de l'infiniment grand : qu'est-ce qui est important, ou non ? »

Elle poursuivait aussi un rêve, un de plus. Celui d'écrire un livre. « J'ai fait une formation pour maîtriser les réseaux sociaux, notamment LinkedIn », raconte-t-elle. Un jour, elle poste un texte, un moment vécu dans son quotidien de cheffe d'établissement, qui cumule « près d'un demi-million de vues ». De quoi attirer l'œil d'un éditeur, pour qui elle accepte de se lancer dans l'écriture de son récit de vie. Depuis novembre, le défi est bouclé (1). Elle est prête désormais à se tourner vers le suivant. ■

(1) *La Prison comme horizon – Une directrice de prison se confie*, Mareuil Éditions, 280 pages.

Amandine Ascensio





Séverine Vitalis

DIRECTRICE ENGAGÉE

Le showroom s'éveille doucement. La lumière glisse sur les carrosseries, les premiers clients franchissent la porte, l'atelier s'anime en coulisses. Au cœur de cette harmonie, une énergie discrète mais déterminée : celle de Séverine Vitalis, directrice du site CAMA Baillif, situé à Basse-Terre, concession Renault, Dacia et Alpine du groupe GBH en Guadeloupe.

Son ambition ? Faire de CAMA Baillif une référence en matière de qualité de service. Ici, la performance ne se décrète pas, elle se construit au quotidien. « Ce qui m'anime, c'est l'expérience que vit le client dès qu'il passe la porte. Chaque détail compte. Lorsque l'on maîtrise la satisfaction client, on a déjà gagné 90 % de notre performance. La confiance, c'est notre plus grand capital. »

LA DÉTERMINATION COMME BOUSSOLE

Son histoire professionnelle débute il y a plus de vingt ans dans l'univers technique de l'automobile. Responsable de magasin de pièces détachées, elle y forge sa rigueur et sa connaissance du terrain. « J'ai appris très tôt qu'il faut connaître chaque maillon de la chaîne pour bien diriger. » En 2011, elle rejoint le groupe GBH comme commerciale automobile. Neuf mois plus tard, elle est propulsée responsable commerciale de System Lease. Une progression rapide, portée par le travail et la constance. « Rien n'a été facile, mais chaque étape m'a préparée à la suivante. » Elle poursuit ensuite chez CAMA Renault comme chef des ventes Pro+, où elle affirme son leadership et sa capacité à fédérer. Sa participation au programme « Talents GBH », en partenariat avec l'EM Normandie, marque une nouvelle étape. « Se former, c'est rester en mouvement. Je voulais être prête le jour où l'on me confierait plus de responsabilités. »

UNE RÉUSSITE PROFONDÉMENT COLLECTIVE

En juin 2025, elle prend la direction du site CAMA Baillif. Une évolution qu'elle accueille avec humilité. « Être directrice, ce n'est pas un aboutissement. C'est une responsabilité supplémentaire envers mes équipes. Derrière chaque performance, il y a une équipe engagée. » Au quotidien, elle veille à cultiver l'écoute, la cohésion et la reconnaissance, à créer les conditions pour que chacun puisse donner le meilleur de lui-même.

Au-delà de ses compétences professionnelles indéniables, Séverine Vitalis incarne également l'élégance et le charisme. Sa présence, à la fois affirmée et raffinée, démontre que professionnalisme, leadership, et distinction peuvent s'unir harmonieusement dans un univers professionnel majoritairement masculin et exigeant.

L'ÉQUILIBRE COMME FORCE

Derrière la directrice exigeante se cache une femme qui sait s'imposer des temps de respiration. « Ma famille est ma soupape de décompression, mon ancrage. » La pratique du yoga presque quotidienne lui permet de garder les idées claires et l'énergie nécessaire pour piloter un site stratégique. ■

LUDIVINE ROUMBO

SCIENCE EXACTE

La Sainte-Rosienne Ludivine Roumbo incarne, à bientôt 30 ans, l'excellence scientifique. Lauréate du prix Jeunes Talents L'Oréal-Unesco, la chercheuse prouve que l'ambition n'a pas de plafond de verre.

C'est à l'Institut Jacques-Monod, au cœur du 13^e arrondissement de Paris, que Ludivine Roumbo nous a donné rendez-vous. Ici, dans son laboratoire, lieu de ses expériences et de ses recherches, vêtue de sa blouse blanche et pleine d'assurance. Ça n'a pas toujours été le cas, confiera-t-elle. « Ça va mieux depuis que j'ai soutenu ma thèse. Une fois cette étape passée, on se rend compte qu'on sait plein de choses, on sait de quoi on parle et on est enfin légitime. »

Pour ses travaux de recherche sur la division cellulaire, la jeune femme a reçu, en octobre dernier, le prix Jeunes Talents L'Oréal-Unesco pour les femmes et la science. « J'ai quand même demandé à deux reprises s'ils ne s'étaient pas trompés. Au cas où... », avoue-t-elle. Trente-quatre doctorantes, sélectionnées parmi près de 700 candidates, sont ainsi récompensées chaque année pour leurs recherches prometteuses. Un prix mais surtout une reconnaissance majeure dans un milieu où les femmes ne représentent que 29,7 % de l'effectif des chercheurs dans le monde, selon le dernier rapport de l'Unesco.

UNE ENFANCE AU JARDIN

L'histoire de Ludivine commence en Guadeloupe, à Sainte-Rose, dans les jardins de l'Écomusée créole créé par ses parents, Jocelyn et Virginie. « J'ai été bercée et j'ai grandi dans cet environnement des plantes médicinales. Notre maison est située au milieu du site », raconte celle qui se passionnera toute petite pour les savoirs de la pharmacopée antillaise. « C'est le domaine de prédilection de mon père. Mon goût pour la science commence avec lui, à comprendre comment les plantes font pour soigner. »

L'élève embrasse des études scientifiques : bac

S au lycée Sonny-Rupaire, licence Sciences de la vie à La Sorbonne puis master en biologie moléculaire et cellulaire. « Au fil du temps, j'ai dévié de la biologie végétale et de la pharmacopée pour comprendre les mécanismes fondamentaux. » Autrement dit, comprendre comment fonctionnent les choses, les différentes cellules et leurs rôles. « En quelque sorte le code de la route des cellules », complète-t-elle, soucieuse de la vulgarisation scientifique. « Qu'est-ce qui fait que des cellules divergent et mènent à des cancers par exemple, ou des maladies, et pourquoi. »

Passionnée et tenace, Ludivine témoigne, par son parcours, d'un besoin infatigable de savoir. Sa thèse l'a amenée à se pencher sur le pourquoi et le comment de la division des cellules. « Dans notre corps, toutes les cellules se divisent. La peau se renouvelle tous les sept jours, quand les cellules de nos yeux ne se divisent quasiment jamais une fois le stade de développement atteint. Comment une cellule sait-elle, avec la même information génétique, qu'il faut se diviser là, mais pas là ? », interroge-t-elle.

Sa toute récente récompense, la Sainte-Rosienne souhaite la transformer en engagement, notamment auprès des jeunes de son lycée où elle revient tous les ans lors de ses vacances. « C'est important de montrer que l'excellence scientifique se conjugue aussi au féminin », précise-t-elle, espérant ainsi ouvrir la voie.

Si l'éloignement avec son île natale lui est pesant — elle espère pouvoir rentrer au péyi un jour—, Ludivine ambitionne tout d'abord d'aller « voir ce qui se passe ailleurs » et développer ses compétences.

Dans sa colocation parisienne avec des amis du lycée, l'atoumo séché et l'herbe à pic ne sont jamais loin. Clin d'œil à son jardin qui l'a vue grandir. ■

Anne-Laure Labenne





Patricia Lépine **INCARNER LE PARTAGE ET L'OUVERTURE**

Patricia Lépine raconte Amélia, d'*Irma mon amour* à *De Saba au crépuscule* d'*Omaha* tout juste paru. Des histoires écrites à quatre mains avec Errol Nuissier, partagées avec Patricia Lollia, artiste peintre, qui a inventé le visage inédit de leurs couvertures.

Partage et ouverture sont bien plus qu'une devise, une manière d'être pour Patricia Lépine, illustrant les choix de son parcours, tant personnel que professionnel. Elle ne pose qu'une seule limite, *sine qua non*, à cette ouverture : la conformité à ses valeurs. « J'ai eu la chance de vivre, enfant, près de Léopold Sédar Senghor qui habitait dans mon village en Normandie. Il a eu une influence considérable sur mes choix futurs. Je lui dois mon ouverture d'esprit et cette envie de connaître la culture de l'autre et singulièrement la culture africaine, en lien étroit avec la négritude. » Elle dépose pourtant son rêve d'écriture et de poésie, le temps d'intégrer l'Institut d'études politiques de Bordeaux, puis d'une carrière dans l'administration. « Le choix de la Guadeloupe depuis 26 ans résulte d'un attachement fort à cette île, autant que d'un écho puissant à Senghor et derrière lui, Césaire. Si j'ai toujours aimé écrire, en tant que femme, je n'ai clairement pas eu le temps de m'y consacrer. »

PARTAGER UNE AVENTURE

Ouverture et partage... L'écriture à quatre mains avec son compagnon Errol Nuissier a joué pour

Patricia le rôle de détonateur : « Dans ce partage sentimental, d'écriture, d'idées, d'imaginaires, on est porté par une énergie démultipliée. C'est aussi une forme de défi, qui demande des compromis, d'écouter l'autre, de se remettre en cause. Errol a une approche psychologique, sociologique. Moi je suis dans l'imagination. » Au-delà de la littérature, Patricia ouvre encore l'espace de la création. « J'ai eu envie de partager cette aventure avec une artiste plasticienne, Patricia Lollia, pour laquelle j'ai eu un vrai coup de cœur, touchée par sa sensibilité et son regard de femme. Autodidacte, elle s'inspire de multiples cultures et sa peinture est elle-même ouverture. Elle a créé, sans connaître l'histoire d'Amélia, deux tableaux qui ont trouvé, comme une évidence, leur place en couvertures de nos livres. »

FEMME DOUBOUT

« *Fanm sé chatengn, nonm sé fouyapen*, la femme est une châtaigne, l'homme un fruit à pain. » Le ton est donné dès l'incipit du premier roman. Car c'est bien là le projet, précise Patricia, « parler de la Femme, à travers des événements particuliers douloureux que sont les ruptures amoureuses, les situations de violence intrafamiliale, conjugale, sexuelle, les secrets familiaux, autant de sujets qui ont marqué et marquent encore l'histoire des femmes. Malgré leur vulnérabilité apparente, elles se relèvent toujours. J'ai pensé à mes filles en choisissant Amélia, enfants métisses aux cultures plurielles dans un monde aux défis complexes. La fiction permet de toucher le public en parlant à sa sensibilité, à ses émotions, voire à son propre vécu. » ■

Anne de Tarragon

Jéhémuelle Manioc

DÉVELOPPEUSE DE PROJETS ET DE COMPÉTENCES

Consultante en développement économique et formatrice, Jéhémuelle Manioc est « une femme d'engagement ». Sa recette pour avancer ? Des convictions fortes, la nature comme refuge et une pointe d'humour, toujours, pour éviter la surchauffe.

Une énergie contagieuse, l'esprit en ébullition, Jéhémuelle Manioc est de celles qu'on imagine capable d'ouvrir toutes les portes. Quand elle se lance dans un projet, c'est pour y aller à fond. Consultante, elle accompagne, à travers son cabinet Bubo consulting (1), les acteurs économiques, publics ou privés, dans le montage et la mise en œuvre de leurs projets de développement, en pertinence avec les besoins du territoire. Jéhémuelle est spécialiste des régions ultrapériphériques. Elle intervient en Guadeloupe, Martinique et Guyane, ainsi qu'à Saint-Martin, Saint-Barthélemy et Saint-Pierre-et-Miquelon.

TRANSMETTRE

L'autre corde à son arc est la formation. « Tout juste diplômée, à 22 ans, j'ai été directrice adjointe en charge du développement commercial d'un centre de formation. J'intervenais aux Antilles, en Guyane et dans les îles du Nord », se souvient Jéhémuelle qui a gardé, de cette époque, une vraie passion pour l'enseignement — *abakètoni* en langue kalinago, nom qu'elle a donné à son activité de formation. « J'enseigne principalement la gestion, le marketing, la stratégie et les ressources humaines. Dernièrement, j'ai développé un nouveau module consacré au "leadership à impact". Mais je peux aussi faire de l'ingénierie pour des organismes de formation, élaborer un référentiel ou répondre à un appel d'offres. Enfin, il m'arrive de conseiller des entreprises ou collectivités en matière de gestion des emplois et des compétences. »

S'ENGAGER

Et entre deux missions professionnelles, Jéhémuelle vaque à ses activités associatives. Ancienne membre de la Jeune Chambre économique, elle siège aujourd'hui au bureau national de l'Union des clubs Soroptimist International France. « Je suis une femme d'engagement. Mes parents m'ont donné l'exemple et j'ai suivi », confie Jéhémuelle dans un sourire, elle qui n'hésite pas à embarquer son fils de 13 ans dans ses aventures associatives dans l'Hexagone, ou sur les traces du Nord Basse-Terre. « J'habite Deshaies et nous bénéficions d'un cadre exceptionnel pour randonner. C'est ma bouffée d'oxygène ! Je ne m'imaginais pas vivre dans un endroit où il n'y a pas de vert... »

VALORISER LES TALENTS

Portée par des convictions fortes — « Je suis une patriote passionnée » —, Jéhémuelle croit à l'autonomie alimentaire — elle pratique la permaculture — et aux talents guadeloupéens qui ne demandent qu'à s'exprimer. D'ailleurs, tous les ans, elle fait son *Black History Month* personnel sur son compte Instagram et s'évertue à mettre chaque jour à l'honneur un homme ou une femme du territoire. Cette année, on retrouve l'apiculteur Tony Prudent, la fondatrice du laboratoire Valogétal Olivia Didon, l'autrice Gisèle Pineau, et tant d'autres... Et Jéhémuelle trouve encore le temps de préparer une émission économique avec une radio associative. Infatigable ? Pas tout à fait. « De temps en temps, je m'accorde le droit de grève... » L'humour, toujours, et une pointe de second degré, c'est important pour prendre de la distance, et continuer à avancer.

(1) Bubo est le nom de la chouette qui souffle ses stratégies à la déesse Athéna dans le film *Le Choc des Titans* de Desmond Davis, sorti en 1981.



©CEDRICK-ISHAM CALVADOS



Paule-Élise Aglaé

CONCILIER AFFAIRES ET PASSIONS

Paule-Élise Aglaé, cheffe d'entreprise martiniquaise, écrivaine, sportive et musicienne, conjugue énergie, discipline et curiosité. Chaque projet, professionnel ou artistique, reflète sa vision structurée du monde.

©NOËMIE DUTERTRE

À chaque poignet, des pierres différentes, rapportées d'Afrique et d'ailleurs. Elles l'aident à rester équilibrée, confie Paule-Élise Aglaé. Un détail révélateur pour cette femme qui se dit « hyperactive » : son énergie n'est jamais dispersée, elle est structurée, mise au service de sa vision.

À 58 ans, cette cheffe d'entreprise dirige Aglaé Recouvrement, société spécialisée dans le recouvrement et la gestion précontentieuse pour bailleurs sociaux, banques et professionnels, implantée en Martinique, Guadeloupe et Guyane. Une entreprise qui, sous son nom, porte désormais son identité, son histoire et plus de vingt-cinq ans de réputation.

CHOISIR L'INDÉPENDANCE

Son parcours entrepreneurial commence à la fin des années 1990. Salariée, Paule-Élise s'ennuie. Horaires imposés, hiérarchie, routine... « Très peu pour moi », résume-t-elle. Elle crée sa propre structure, et l'employeur de l'époque, convaincu de son potentiel, devient associé. Direction la Guadeloupe, puis la Martinique et la Guyane. Vingt ans plus tard, elle vend sa filiale guadeloupéenne, recentre son activité et reconstruit un projet aligné avec ses priorités. Toujours en mouvement, jamais dans la précipitation.

UNE IDENTITÉ PLURIELLE

Mais sa vie ne se limite pas à l'entreprise. La musique, passion ancienne longtemps mise de côté, prend aujourd'hui sa place. Elle vient de sortir un titre mêlant zouk, afro-beat, français, anglais, créole et le mina, un dialecte d'Afrique de l'Ouest. Son clip sera tourné entre les Antilles et l'Afrique.

Investisseuse, elle développe aussi des projets immobiliers aux Antilles, à Paris et Saint-Domingue. Elle a également créé, au Togo, une exploitation agricole dédiée au maïs et au soja. Non par appât du gain, mais par curiosité et par envie « d'apporter sa pierre à l'édifice ».

FEMME DU MONDE

En 2005, son parcours est récompensé à Londres par un prix international, saluant son itinéraire de première femme cheffe d'entreprise noire dans un secteur très masculin. Sans revendication particulière, c'est une femme du monde, martiniquaise de naissance, guadeloupéenne d'adoption et africaine de cœur. Elle est aussi passionnée de voyages.

Cette pluralité se retrouve dans son autobiographie, *Le clair et l'obscur*, publiée il y a un an, où elle évoque ses réussites et ses épreuves, dont celle de 2010, lorsqu'elle échappe de peu à la mort. Depuis, la conscience que tout peut s'arrêter guide chacun de ses actes.

Sportive, Paule-Élise Aglaé pratique la course à pied, le sport en salle et la natation en mer. Dans sa vie professionnelle comme personnelle, elle privilégie l'efficacité et l'organisation. Passionnée de mode, elle traverse le monde pour soutenir des amis créateurs. « J'aime le beau », lance-t-elle. Pour elle, chaque jour compte et chaque projet devient son terrain d'expression.



Le clair et l'obscur - Itinéraire de la 1re femme d'affaires noire de France, AGLAE Paule-Élise, K. Editions.
Livre audio disponible FC Audio Edit.



À ÉCOUTER

www.brg-recouvrement.fr

Imane Sioudan **FEMME EN MOUVEMENT**

Artiste, productrice, présentatrice, Imane Sioudan rayonne... et partage, invitant les femmes, par la danse orientale, à une reconnexion à leur pleine puissance.

Imane Sioudan est revenue de l'Hexagone en 2008 avec un diplôme d'infirmière et surtout la danse orientale, qu'elle a rencontrée par hasard. « Même si j'ai toujours fait de la danse, lorsque j'ai découvert la danse orientale, ça a été un vrai coup de cœur. Les sonorités bien sûr, mais surtout le rapport au corps y sont très particuliers, comme le mouvement et une sensualité qui n'est pas orientée vers la séduction de l'autre, mais le retour à soi. »

AUTHENTIQUE

Un temps, Imane travaille dans le secteur médical tout en pratiquant la danse, remporte diverses compétitions en Allemagne, aux USA, avant de pleinement mettre en œuvre son projet. « De retour en Guadeloupe, j'ai voulu proposer aux femmes ce parcours de reconnexion par la danse que j'avais moi-même connu. La danse orientale n'existait pas vraiment ici. J'ai développé les cours, organisé des festivals avec des artistes, notamment égyptiens. Mes élèves ont remporté des compétitions internationales. Et cette année, j'ai créé une formation, affiliée à l'Unesco et au Centre international de la danse, pour nous connecter encore plus à l'authenticité, à l'essence de la danse orientale. » Imane élargit ses activités et s'engage dans le domaine culturel, prend sa place de présentatrice dans l'émission



©CEDRICK ISHAM CALVADOS

ZCL News de Canal 10, en gardant quoi qu'elle fasse, comme signature personnelle, cet engagement qu'elle revendique pour le rayonnement féminin.

RETROUVER SON LEADERSHIP

Sa formation d'infirmière lui donne aussi la force de ce soin à l'autre, déterminant dans l'accompagnement qu'elle prodigue. Elle étend ses compétences, se forme au coaching, à l'hypnose, aux constellations familiales, d'abord pour aider sa propre évolution. « Cela fait sens dans mon parcours où j'offre une guidance pour permettre aux femmes de rayonner, de construire quelque chose de différent pour leur propre mise en valeur, aussi bien dans le domaine professionnel que personnel. J'interviens souvent au stade où elles retrouvent un élan pour faire des choses pour elles, se prioriser, penser à

elles. Je leur montre un chemin d'émancipation et de rayonnement que j'ai moi-même suivi. Le mouvement permet de revenir aux sensations et de reprendre son pouvoir. La danse orientale est puissamment énergétique, elle active l'énergie du chakra sacré, et avec lui la libido, la créativité, le leadership. On se tient dans la danse comme on se tient dans la vie, créant une vraie posture d'être. »

elles. Je leur montre un chemin d'émancipation et de rayonnement que j'ai moi-même suivi. Le mouvement permet de revenir aux sensations et de reprendre son pouvoir. La danse orientale est puissamment énergétique, elle active l'énergie du chakra sacré, et avec lui la libido, la créativité, le leadership. On se tient dans la danse comme on se tient dans la vie, créant une vraie posture d'être. »

EW'AG

remercie tous les sponsors
qui rendent possible
la réalisation du magazine
Portraits en Guadeloupe.



V O L V O

EX40

100% ÉLECTRIQUE



PLUS QU'UN SUV,
UN STYLE DE VIE



NOUVELLE CONCESSION VOLVO

Rue Ferdinand Forest à Jarry - 0590 60 97 97

Consommation électrique (kWh/100 km) : 16,6 - 17,2. Co₂ en phase de roulage (g/km) : 0. Autonomie électrique (km) : 477 - 577 en WLTP mixte

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SedéplacerMoinsPolluer